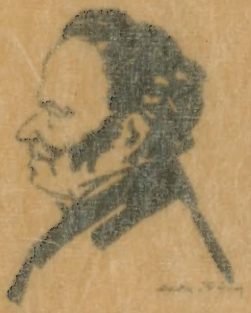
G. [illegible] FAURE

AU PAYS DE STENDHAL



GRENOBLE
J. REY, Éditeur

1920

PQ
2443
.F3
1920
SMRS

AU PAYS DE STENDHAL

STENDHAL EN DAUPHINE

Ce livre captivera les stendhaliens et les Dauphinois : cela fait déjà beaucoup de lecteurs. M. Vittorio del Litto s'emploie à réconcilier, s'il en est encore besoin, Grenoble et les Grenoblois avec celui qui les a si fort maltraités : comme on ne maltraite que les siens. Au vif intérêt de cet excellent texte biographique et critique, se joint l'attrait des belles photographies de Loïc Jahan. (*Hachette. Coll. Albums littéraires de la France. 180 p., 181 ill., 55 F.)* Dans la même collection rappelons l'album *Georges Sand en Berry* et *Balzac en Touraine.*

Principaux ouvrages du même auteur

ROMANS

La dernière journée de Sapphô (Mercure de France) .. .. 1 vol.
La route de volupté (Fasquelle) .. .. .. 1 vol.
L'amour sous les lauriers-roses (Fasquelle).. 1 vol.
Les amants enchaînés (Fasquelle) .. .. 1 vol.

LITTÉRATURE ET VOYAGES

Heures d'Italie (Fasquelle) ouvrage deux fois couronné par l'Académie française.. 3 vol.
Paysages littéraires (Fasquelle) ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Marcellin-Guérin, 1918 .. .. 2 vol.
Pèlerinages passionnés (Fasquelle) .. .. 1 vol.

OUVRAGES DE LUXE ILLUSTRÉS

à tirage limité

CHEZ REY, A GRENOBLE

Aux lacs italiens .. .. 1 vol.
La route des Dolomites .. .. 1 vol.
Au pays de saint François d'Assise .. .. 1 vol.
Au pays de sainte Catherine de Sienne .. 1 vol.
Pèlerinages dauphinois .. .. 1 vol.

CHEZ DE BOCCARD, A PARIS

La couronne de Venise .. .. 1 vol.

GABRIEL FAURE

AU PAYS DE STENDHAL

SABLE
COLLECTION
SABLE

GRENOBLE
J. REY, ÉDITEUR
—
1920

Il a été tiré de ce volume :

150 exemplaires sur hollande,
numérotés de 1 à 150 ;

850 exemplaires sur vélin de Rives,
numérotés de 151 à 1000.

.....

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ce volume réunit cinq études consacrées à Stendhal. Deux d'entre elles, déjà publiées, ont été, à cette occasion, remaniées et complétées par l'auteur. Une troisième est pour ainsi dire inédite — comme le texte même de Stendhal qu'elle accompagne — puisqu'elle n'a paru qu'en une plaquette introuvable tirée à quelques exemplaires. Les deux autres sont entièrement inédites.

Nous avons cru intéressant d'éditer et de faire imprimer ces pages dauphinoises en Dauphiné. Si l'auteur n'est pas tout à fait notre compatriote de naissance (il s'en faut de la largeur du Rhône), il l'est de race et de cœur. Le lecteur voudra donc bien considérer ce petit livre comme un modeste hommage au plus grand écrivain de notre province.

I

AU PAYS DE STENDHAL

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/aupaysdestendhal00faur

I

AU PAYS DE STENDHAL

Douceur des beaux jours de juillet, à Grenoble, que j'aime, chaque année, venir vous respirer ! Une infinie suavité emplit la ville, surtout aux fins des après-midi, quand les tilleuls en fleurs et les fameux orangers de Lesdiguières, sortis des serres aux premières chaleurs, versent leurs ondes lourdes de parfums...

Je ne sais plus quel soir, — un soir qui mourait dans une poussière d'argent, — m'étant à moitié assoupi sur un banc du

Jardin-de-Ville, je crus voir Stendhal s'asseoir près de moi. A l'étonnement que je manifestai, il comprit que je l'avais reconnu et s'en montra fort touché.

— Vous ne devez pas ignorer, me dit-il, si mon œuvre vous est aussi familière que mon visage, que j'ai toujours rêvé d'être célèbre au XX^{e} siècle : j'ai voulu m'en assurer. Et vous voyez, monsieur, un homme heureux, à qui la renommée enfin sourit. " Je n'estime, ai-je écrit, que d'être réimprimé en 1900. " Vraiment, je suis comblé. A la devanture des libraires de Paris, il n'est guère question que de moi ; on publie mes œuvres complètes ; on déchiffre mes manuscrits les plus illisibles ; critiques et professeurs me consacrent des articles et des volumes ; on soutient sur moi des thèses en Sorbonne ; je suis même devenu chef d'école, puisque le *beylisme* existe. En traversant le jardin du Luxembourg, j'ai vu

un socle neuf où l'on doit sceller mon effigie. C'est la gloire... Alors, j'ai eu le désir de venir la savourer dans ma ville natale ; mais je vous avoue que je m'y sens un peu dépaysé. Si je n'avais reconnu les montagnes toujours pareilles et les beaux arbres du cours Saint-André, je me serais cru dans une cité nouvelle. La place Grenette est éventrée ; heureusement, j'ai retrouvé, point trop mutilées, la vieille maison de mon grand-père et celle de mes parents qu'une plaque indique même aux passants. Mais hélas ! que d'amères désillusions ! Puisqu'on a débaptisé cette rue des Vieux-Jésuites où je suis né, pourquoi lui avoir donné le nom de ce rhéteur de Jean-Jacques Rousseau qui, paraît-il, n'y passa qu'un mois ?

— Mais une rue de Grenoble porte votre nom, fis-je vivement, tout heureux de dire quelque chose d'agréable.

— Oui, dans d'affreux quartiers neufs où

nul ne passe... Et je croyais aussi, ayant un médaillon à Paris, qu'ici je pourrais contempler ma statue : je n'ai vu que celle de Berlioz, qui est de La Côte-Saint-André...

Des cris d'enfants, interrompant ma rêverie, me dispensèrent fort à propos d'une réponse difficile. Instinctivement, je regardai autour de moi. J'étais seul sur le banc. Le soir achevait de mourir. Les senteurs des tilleuls et des orangers semblaient s'être exaspérées avec le crépuscule. La tête un peu lourde, dans cette demi-inconscience qui suit les assoupissements, je me levai et sortis du jardin. Les quais de l'Isère m'envoyèrent leur vent frais. Je regardai les montagnes qui s'endormaient paisibles et la ville qui s'estompait dans une brume claire. Des vers chantèrent dans ma tête :

Un soir d'argent si beau, si noble,
Enveloppe et berce Grenoble.
Tout l'espace est sentimental.
Voici la ville de Stendhal...

*
* *

Peu de cités ont autant que Grenoble modifié leur physionomie en moins d'un siècle ; mais les coins où vécut Beyle ont à peine changé. Sa maison natale, noire et morne, ouvre toujours son affreux corridor presque en face des restes de l'hôtel du conseiller Rabot, dont les arcatures et la fenêtre en forme de tabernacle ont toute la grâce du XVI[e] siècle commençant. L'ancienne rue des Vieux-Jésuites est encore plus triste, depuis que le centre de la ville et le mouvement se sont déplacés ; les cars automobiles, qui sillonnent les Alpes, évitent l'étroite voie qu'ébranlaient jadis les courriers de Lyon et de Paris. Presque intacte également est la maison où le docteur Gagnon, grand-père de Stendhal, installa " le plus beau logement de la ville ". Par le vieil escalier, magnifique pour

l'époque, je suis monté à l'appartement dont il y a, dans la *Vie de Henri Brulard,* tant de minutieuses descriptions, accompagnées de dessins, que M. Debraye put, à la fin de son édition, en donner le plan détaillé. Les étudiants de l'Institut électrotechnique y ont aujourd'hui leur cercle, et ce milieu de jeunesse studieuse ne déplairait point à l'ancien lauréat de mathématiques. J'ai retrouvé sans peine le " salon à l'italienne " qu'orna, pendant les journées révolutionnaires, l'autel où le jeune Henri servit la messe dite par un prêtre insermenté, la pièce qui servait à loger les collections minéralogiques du docteur, et le cabinet, orné d'un buste de Voltaire, au fond duquel était la bibliothèque, où Stendhal connut la joie des lectures défendues.

Mais le plus vivant souvenir qui reste de Beyle, à Grenoble, est l'étroite terrasse dont il parle souvent, où s'écoulèrent les meilleurs

GRENOBLE — La Maison natale de STENDHAL
(plaque commémorative au-dessus de la porte)
rue J.-J. Rousseau, ancienne rue des Vieux-Jésuites.

moments de son enfance et de sa jeunesse. Faisant suite à l'appartement, elle est bâtie sur un mur qui porte encore, paraît-il, le nom de *mur sarrasin,* et qui est, en réalité, un fragment des remparts romains. Son grand-père dépensa de grosses sommes pour son aménagement. Dans de profondes caisses en maçonnerie, remplies de terre, il planta des arbustes et des ceps de vigne dont les feuillages devaient former une voûte de verdure. Les vignes ont résisté et leurs branchages entrelacés à des arcades et à des treillis de bois font, en effet, un coin charmant, qui l'était plus encore, quand les arbres du Jardin-de-Ville, moins hauts, laissaient les regards se perdre sur les plateaux du Vercors. Par-dessus le petit jardin des Périer-Lagrange, situé en contre-bas de la terrasse, on apercevait les cimes du Villard-de-Lans, où l'imagination de Stendhal rêvait " d'un pré au milieu de

hautes montagnes ", la masse arrondie du Moucherotte, les falaises calcaires de Sassenage et la ligne de rochers qui, vue de Grenoble, dessine un vague profil du masque de Napoléon. Que de fois Stendhal décrit ce panorama ! C'est sur cette terrasse que son grand-père lui donnait ses premières leçons de choses et citait, tout en arrosant ses fleurs, Pline et Linné. Quand il était seul, il y dévorait en cachette les romans volés dans la bibliothèque. Le soir, il contemplait les couchers de soleil, écoutant " les cloches de Saint-André, dont les beaux sons lui donnaient une vive émotion, ou le bruit de la pompe de la place Grenette, quand les servantes pompaient avec la grande barre de fer ". Et par les nuits d'été, tandis que son père, " peu sensible à la beauté des étoiles ", s'enfermait avec la terrible Séraphie, il demandait au docteur Gagnon de lui parler des constellations... Nulle part on ne se sent

plus près de lui que sous l'ombrage léger de ces vignes qu'il vit planter et où ses fidèles peuvent encore, comme le dit M. Debraye, cueillir, l'automne venu, une grappe de raisin à la " treille de Stendhal ".

Toujours nous émeuvent les lieux où vécut un écrivain célèbre, surtout lorsqu'ils servirent à façonner sa sensibilité. Une ville, un paysage, qui n'eurent aucune influence sur l'esprit d'un mathématicien ou d'un philosophe, prennent souvent une importance décisive chez un poète ou un romancier. Mais jamais cette empreinte des choses ne fut plus forte que chez Stendhal qui, jusqu'à la fin, revécut ses impressions de jeunesse. Comme l'a établi M. Léon Blum, " le vrai Stendhal, c'est celui de l'éveil à la vie ". Jamais ne s'effacèrent ses premiers souvenirs. Il n'avait qu'à évoquer cette terrasse pour entendre encore le glas funèbre sonné le jour de l'enterrement de sa mère, emportée

" à la fleur de la jeunesse et de la beauté ", et pour se rappeler, comme si elles dataient d'hier, les folies qu'il commit au cimetière : il s'opposait à ce qu'on jetât des pelletées de terre sur la tombe et criait qu'on lui faisait mal à lui-même, exprimant ainsi cette touchante idée qu'une mère n'est jamais tout à fait morte, puisqu'elle vit dans le cœur de son fils.

Sur cette terrasse aussi frémirent, herbes folles ondulant au vent, ses rêves d'adolescence et ses premiers émois d'amant. Quand le soleil de midi trouait les branchages d'immobiles rais d'or, le jeune Beyle voyait danser devant lui, en un étrange pêle-mêle, d'imprécises silhouettes : sa petite amie Victorine, Mlle Vignon, pareille avec ses gros yeux rouges à un lapin blanc, la Fanchon, l'élégante nonne du couvent de la Propagation, la belle Mme de Montmort, qui avait inspiré Choder-

los de Laclos, d'autres encore, et surtout cette Mlle Kably, immortalisée, à défaut de talent, par l'inconscient désir de Stendhal qui défaillait presque, quand il l'apercevait venant vers lui, dans une allée du Jardin-de-Ville... Ces souvenirs de l'éveil amoureux de celui pour qui l'amour compta presque seul dans l'existence, ne sont-ils pas délicieux à évoquer au milieu du cadre même qui les vit naître?

*
* *

Au début de la notice qui précède l'édition de *Lucien Leuwen*, Jean de Mitty, " desservant de la chapelle beyliste ", comme il se nomme, indique trois stations où le pèlerin de Stendhal doit s'arrêter avant d'aller fouiller, à la bibliothèque, dans ses manuscrits. Elles me semblent choisies un peu arbitrairement.

Ni le château de Sassenage, ni le couvent de la Grande-Chartreuse, ne tiennent à cet égard une place suffisante dans l'œuvre et la vie de Beyle. Quant à la troisième, — la chambre de l'ancien hôtel des Trois-Dauphins où coucha Napoléon, en 1815, le soir même de la fameuse rencontre de Laffrey, — elle n'a guère d'intérêt depuis qu'en fut enlevé le mobilier historique.

Bien plus intéressant est le pèlerinage à cette maison de Furonières qui, d'après son propre aveu, " joua le plus grand rôle dans son enfance ". Au verso d'une feuille du manuscrit de la *Vie de Henri Brulard*, j'ai lu cette note : " Idée : aller passer trois jours à Grenoble... aller seul incognito à Claix. " Ainsi donc, à cinquante ans, il brûle encore du désir de revoir cette propriété qui n'est plus à lui, mais où il y a tant de lui. A un voyageur, Victor Hugo dit, dans un poème

des *Feuilles d'automne :*

Vous avez pris des lieux et laissé de vous-même
Quelque chose en passant.

Beyle, qui fit plus que passer dans ces campagnes, y vit encore pour qui sait l'y chercher.

Affirmer qu'il aima et goûta la nature est aujourd'hui un lieu commun. On connaît sa déclaration formelle et si curieuse, presqu'au début de la *Vie de Henri Brulard :* " J'ai recherché avec une sensibilité exquise la vue des beaux paysages ; c'est pour cela uniquement que j'ai voyagé. Les paysages étaient comme un archet qui jouait sur mon âme ; et des aspects que personne ne citait, la ligne de rochers en approchant d'Arbois, je crois, en venant de Dôle par la grande route, sont pour moi une image sensible et évidente de l'âme de Métilde. " La comparaison avec un archet devait plaire à son goût musical, car on la retrouve dans les *Mémoires d'un Tou-*

riste : " J'aime les beaux paysages ; ils font quelquefois sur mon âme le même effet qu'un archet bien manié sur un violon sonore ; ils créent des sensations folles, ils augmentent ma joie et rendent le malheur plus supportable. " Beyle prête une âme, son âme plutôt à la nature ; c'est lui qu'il chérit en elle. Chose plus rare, il l'aima dès l'enfance. Les impressions de nature, au début de la vie, sont, en général, à fleur de peau. Ruskin est une exception qui, tout jeune, contemplant la belle plaine de Croydon, s'écriait que les yeux lui sortaient de la tête. Mais, presque toujours, ces impressions s'avivent avec l'âge. Que d'émotions, douces et fortes à la fois, me donnent aujourd'hui des paysages que je vis mille fois jadis, sans même en remarquer la grâce et le caractère ! Bords du Rhône, montagnes du Diois, collines brûlées de mon Seillon ou du petit hameau de Vaugelas, à vingt

GRENOBLE — La terrasse de STENDHAL.

ans, je ne songeais guère à vous regarder. Pourquoi donc maintenant quand, parti le soir de Paris, je vous aperçois, au réveil, dans la lumière du matin, des larmes roulent-elles sur mes joues ?

Beyle avait à peine sept ans quand il fit un voyage aux Echelles, à la maison de campagne de son oncle Romain Gagnon. " Ce fut, dit-il, comme un séjour dans le ciel, tout y fut ravissant pour moi. Le bruit du Guiers, torrent qui passait à deux cents pas devant les fenêtres de mon oncle, devint un son sacré pour moi, et qui sur-le-champ me transportait dans le ciel. " Il n'oublia jamais les " grands rochers " et les " immenses hêtres " où son imagination devait placer plus tard les scènes de l'Arioste et du Tasse.

A partir de ce jour, il semble que ses yeux s'ouvrent plus grands au monde extérieur. Toutes les fois qu'il en a l'occasion, il admire

les horizons de Grenoble, et ceux-ci se gravent si profondément dans sa mémoire qu'il peut, de longues années après, les noter avec précision. Chez M. de Clermont-Tonnerre, commandant du Dauphiné, il regarde par les fenêtres de l'hôtel du Gouvernement et il jouit longuement d' " une vue superbe sur les coteaux d'Eybens, une vue tranquille et belle, digne de Claude Lorrain ". A l'Ecole centrale, dont les bâtiments se dressaient sur les remparts, il a un éblouissement en apercevant le paysage. A trois reprises, au cours de la *Vie de Henri Brulard,* il revient sur cette même description. Et, dans les *Mémoires d'un Touriste,* il la donne plus complète encore, à propos du Musée de Grenoble, qui était alors dans l'ancienne église des Jésuites. La citation est un peu longue, mais elle est vraiment si caractéristique — et d'ailleurs si jolie — que personne ne s'en plaindra. Elle m'a toujours

ravi ; et je crois qu'elle ravira tous ceux qui, pendant la fastidieuse visite d'une galerie de tableaux, ont éprouvé une sourde fureur contre le gardien dont la hâte ou le zèle les empêchait de contempler un coin de nature entrevu par une baie. C'est seulement en Italie que j'ai trouvé des *custodes* assez sensibles à toutes les beautés pour m'ouvrir d'eux-mêmes les fenêtres de leur musée et me faire admirer la noblesse d'un jardin ou d'un horizon.

Les tableaux examinés, et comme je me promenais à l'extrémité méridionale de la salle, le gardien m'a ouvert une fenêtre ; étonné, saisi par une vue délicieuse, j'ai prié cet homme de me *laisser tranquille* à cette fenêtre et d'aller à cent pas de là s'asseoir dans son fauteuil. J'ai eu beaucoup de peine à obtenir ce sacrifice ; le Dauphinois, ne me comprenant pas, craignait quelque finesse de ma part ; enfin, j'ai pu jouir un instant d'une des plus aimables vues que j'ai rencontrées en ma vie.

Midi sonnait, le soleil était dans toute son ardeur,

le silence universel n'était troublé que par le cri de quelques cigales ; c'était le vers de Virgile dans toute sa vérité :

Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.

Une brise légère agitait l'herbe assez longue du glacis qui faisait le premier plan. Au-delà, les délicieux coteaux d'Echiroles, d'Eybens, de Saint-Martin-de-Gières, couverts par leurs châtaigniers si frais, déployaient leurs ombres paisibles. Au-dessus, à une hauteur étonnante, le mont Taillefer faisait contraste à la chaleur ardente par sa neige éternelle, et donnait de la profondeur à la sensation.

Vis-à-vis, à droite, la montagne du Villard-de-Lans. (Peut-être que je brouille un peu tous ces noms, mais peu importe, ceci n'est pas un livre d'exactitude, la chose que je conseille de voir existe). Un tel moment mérite seul un long voyage. J'eusse donné bien cher pour que le gardien du Musée eût à en faire les honneurs à quelque autre étranger, mais la finesse de ce cruel homme avait pris ombrage de mon air simple. C'est dans ces instants célestes que la vue ou le souvenir d'un homme qui peut vous parler fait mal à l'âme.

Au-dessous des coteaux d'Echiroles, et un peu à

droite, on voit la plaine du Pont-de-Claix ; tout à fait à droite, tout près du sol, le rocher et les précipices de Comboire.

Cet ensemble est bien voisin de la perfection ; j'étais ravi au point de me demander comme à Naples : que pourrais-je ajouter à ceci, si j'étais le Père éternel ? J'en étais là de mes raisonnements fous, quand le maudit gardien est venu m'adresser la parole. J'ai donné son étrenne à ce cruel homme et je cours encore.

Ce qui me frappe, c'est combien Stendhal sentit le charme et le pittoresque des cimes. Pour lui, un paysage n'est beau et complet qu'avec elles. C'est un besoin de tout son être. " L'absence de montagnes et de bois me serrait le cœur. " Et ce fut l'une de ses premières désillusions en approchant de Paris. " Par malheur, il n'y a pas de hautes montagnes auprès de Paris : si le ciel eût donné à ce pays un lac et une montagne passables, la littérature française serait bien autre-

ment pittoresque... Quel dommage qu'une fée bienfaisante ne transporte pas ici quelqu'une de ces terribles montagnes des environs de Grenoble ! "

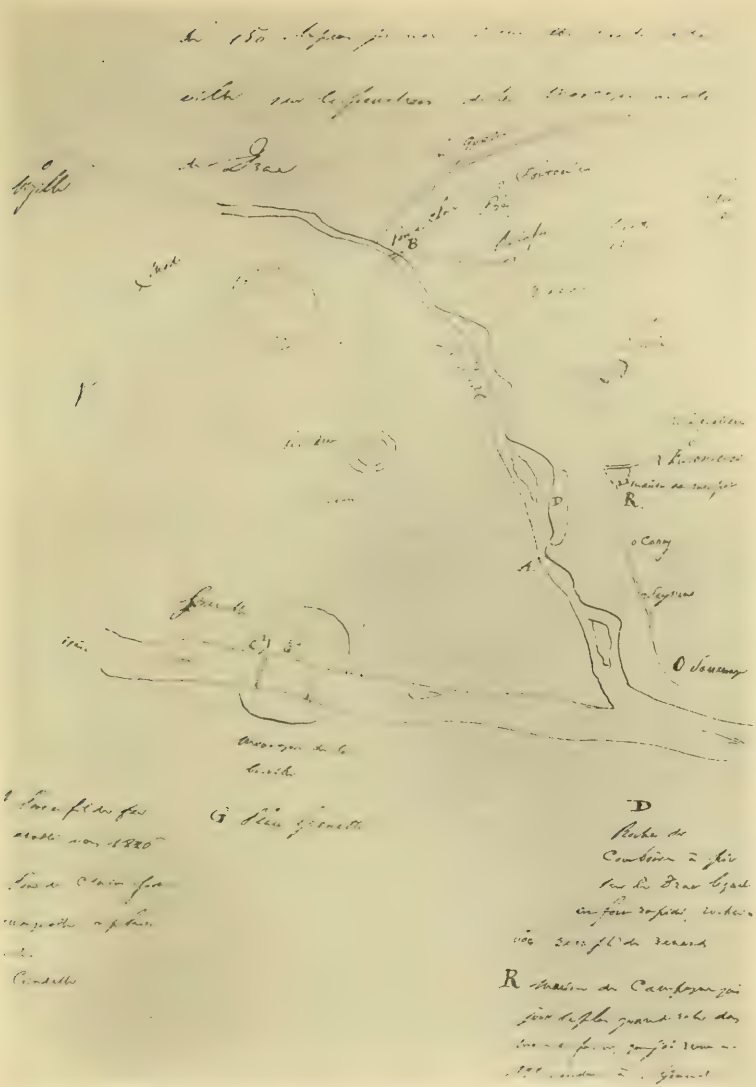
Le charme des sommets est fait pour nous de sensations diverses, sensations de calme et de paix, de vie saine et libre, et surtout de cette maîtrise de soi qu'exalte la solitude. Beyle a subi la fascination des cimes, aussi attirantes parfois que la mer, et cette sorte d'enivrement grave — presque religieux — que donne une ascension même modeste. A mesure que l'on respire un air plus léger, au-dessus des villes et des villages, d'où les bruits n'arrivent qu'assourdis et comme ouatés, on oublie les mesquineries de la vie quotidienne et les réalités si souvent puériles. Certaines matinées surtout ont tant de fraîcheur et de pureté qu'on n'en saurait imaginer d'autres pour les jours de la naissance du

monde. On se sent devenir meilleur et capable de grandes actions. Stendhal éprouva ces " moments de générosité et de supériorité " — ce sont ses termes mêmes — dès sa jeunesse, quand il grimpait avec son ami Bigillion, sur la Bastille, dont le rocher domine Grenoble : " La vue magnifique dont on jouit de là, surtout vers Eybens, derrière lequel apparaissent les plus hautes Alpes, élevait notre âme. " Les rêves d'idéal montent le long des pics et rejoignent le ciel bleu. La montagne, d'ailleurs, malgré ses apparences, n'est point froide et inerte. Pour ses amants, elle vit. Elle est pareille à ces femmes, qui semblent taciturnes et sont, au contraire, les plus ardentes. Toutes les cimes dauphinoises devinrent les confidentes des amours du jeune Beyle, qui accordait son tumulte intérieur aux murmures des torrents ou du vent dans les grands arbres balancés. Elles furent, comme il le déclare lui-

même, " témoins des mouvements passionnés de son cœur, pendant les seize premières années de sa vie ".

*
* *

J'ai fait bien souvent à pied la dizaine de kilomètres qui séparent Grenoble de Claix, trajet que Stendhal dit avoir suivi " mille fois peut-être ". J'ai pris l'un et l'autre des deux itinéraires qu'il indique dans la *Vie de Henri Brulard*, ayant relevé, sur le manuscrit de la bibliothèque, les deux croquis qu'il a tracés. Et, somme toute, dès qu'on est sorti des faubourgs de Grenoble, chemins et paysages n'ont guère changé. Après la porte de Bonne, aujourd'hui démolie, par où Napoléon entra en 1815, deux routes s'offraient à Beyle. Il pouvait d'abord suivre le cours Saint-André,



Plan des environs de Grenoble et de Claix par STENDHAL, dans le manuscrit de la Vie de HENRI BRULARD
(Bibliothèque de Grenoble)

dont la quadruple rangée d'arbres, déjà plus que centenaires, reliait Grenoble au célèbre pont de Claix qu'avait bâti le connétable Lesdiguières. Stendhal a vanté souvent la magnifique avenue de huit mille mètres. " Cette idée à la Le Nôtre, déclare-t-il, placée au milieu de montagnes sauvages, est d'un effet admirable. " Ou bien, se dirigeant directement vers le Drac, — que l'on passait alors sur un bac remplacé par l'actuel pont suspendu, — il gagnait Seyssins, montait à travers champs au col qui sépare le rocher de Comboire des flancs du Moucherotte, et redescendait sur Claix.

O volupté des matins d'été au milieu des prairies de montagnes ! Les hautes herbes, où l'on entre jusqu'au genou, sont de véritables bouquets, tant y sont abondantes et variées ces innombrables fleurs dont je n'ai jamais su que quelques noms. Chaque pas soulève des

vagues de senteurs à la fois vives et délicates, délicieuses dans le vent frais. Mais la vraie fête des parfums commence avec la fenaison. On ne peut se douter de l'intensité qu'atteint l'arome du foin coupé, si on ne l'a pas respiré dans ces prés où il y a moins d'herbes que de fleurs. Dès que s'annonce une semaine de beau temps, en toute hâte une armée de faucheurs se répand dans la campagne et rase le sol. Si la pluie menace, vite on remet les foins en tas ; dès que le soleil reluit, on les étale de nouveau pour les faire sécher et les rentrer. Cet incessant remuement répand des flots d'odeurs qui alourdissent l'air et grisent comme le moût des cuves...

Un peu avant Claix, sous d'abondants ombrages, se dissimule le petit hameau de Furonières qui compte, à côté de quelques maisons de paysans, trois ou quatre assez jolies propriétés, dont l'une fut celle de Beyle. L'aspect

extérieur des bâtiments, le jardin, l'allée de tilleuls, le verger sont presque pareils après un siècle. Pareilles aussi la ferme et les fameuses bergeries de pierre, avec voûtes d'arête, qui coûtèrent si cher au père de Stendhal. Ses héritiers durent vendre le domaine, pour une centaine de mille francs, au général Durand, des mains duquel il passa aux Bougault qui le possèdent aujourd'hui.

La maison est un quadrilatère, dont le rez-de-chaussée s'ouvre de plain-pied, suivant une mode très fréquente à la fin du XVIII[e] siècle. Elle n'a que deux étages et il semble même que l'état des finances du père Beyle l'ait empêché de donner au second l'importance qu'il devait avoir. Sur la façade, régulière et très simple, se détache seulement une bizarre horloge, avec sonneries, que l'acquéreur de l'immeuble dut d'ailleurs payer au fabricant.

La baronne Bougault voulut bien, levant

la consigne rendue nécessaire par la gloire grandissante de Stendhal, me faire visiter la maison. La chambre du jeune Beyle est à l'un des coins de l'étage supérieur ; une vive lumière l'inonde, entrant par trois fenêtres d'où l'on embrasse toute la plaine de Claix et les lointains horizons de montagnes. Le petit lit en bois blanc laqué, les sièges, un meuble d'angle formant placard sont dans l'état même où ils servirent à Stendhal. Au premier étage, on voit encore son bureau ; c'est un meuble sans ornement, de lignes sobres et pures, ayant toujours, collée au fond d'un tiroir, la marque de Hache fils, ébéniste grenoblois qui jouissait alors d'une grande réputation. Enfin, dans un petit salon du rez-de-chausée, est la bibliothèque " en bois de cerisier et glaces ", où Beyle lisait clandestinement les volumes de Voltaire reliés " en veau imitant le marbre ". C'est là aussi qu'il trouva un *Don Quichotte*

avec estampes. " La découverte de ce livre, lu sous le second tilleul de l'allée du côté du parterre... est peut-être la plus grande époque de ma vie. "

Sous l'ombre odorante des tilleuls, — pour qui cent ans ne comptent guère, — j'ai compris l'amour que leur portait Stendhal, et le regret qu'il eut toute sa vie d'avoir dû se séparer d'eux. Au ministère de la Guerre, où Daru lui avait procuré une place, il regarde avec pitié les tilleuls du jardin et ne cesse de les comparer à ceux de Claix " qui avaient le bonheur de vivre au milieu des montagnes ". Et c'est certainement en songeant à eux qu'il a ce beau cri : " Abattre un grand arbre ! quand ce crime sera-t-il puni par le code ? "

De chaque côté de l'allée s'étendent bosquets, prairies et vergers. C'est un ensemble tout à fait agréable de verdures et de fleurs,

avec de jolies perspectives de montagnes, dont M. Arbelet, dans sa très intéressante thèse sur la *Jeunesse de Stendhal*, me semble avoir un peu exagéré le caractère sauvage. Il faut quelque complaisance pour parler de l'aspect " dramatique... formidable... surhumain " de cimes qui atteignent à peine dix-neuf cents mètres. Les rochers du Moucherotte sont d'ailleurs en partie masqués par un ressaut de terrain, dont la mollē inflexion rejoint en pente douce l'élégant plateau Saint-Ange, où l'on ne va point chercher des impressions de terreur, mais une des plus délicates flores du Dauphiné. " La solitude grandiose et la mélancolie de ce jardin de Furonières, perdu au flanc presque désert de la montagne et enveloppé d'un horizon tragique... " Que voilà de grands mots pour cette campagne riante et ensoleillée, semée de villas et de fermes, couverte de grasses cultures, de noyers, de vignes et de

figuiers en pleine terre ! J'y ai même vu un olivier... Ce pays m'a toujours séduit par sa grâce et sa gaieté ; du reste, quand Stendhal en parle à sa sœur, c'est pour lui rappeler " la *charmante* vue de la plaine de Claix ". Les Grenoblois aiment les auberges de ce village où ils font de plantureux repas, arrosés d'un vin qui est l'un des meilleurs de la région ; je ne crois pas qu'ils aient jamais eu l'idée d'y venir contempler une " toile de fond romantique " souvent animée " d'ombres étranges et de gestes passionnés ".

C'est à Claix que le jeune Beyle fit sa première communion. Il y passait la plupart de ses jeudis et de ses dimanches, puis toutes les vacances, les *féries* comme il dit, et non les *foins*, comme avait lu un peu hâtivement Stryienski. Les souvenirs de ces séjours — que gâtaient seulement les promenades où il subissait les discours de son père — ont par-

fumé toute sa vie. Il ne cesse de les évoquer dans leurs moindres détails. Le don visuel est si fort chez lui, qu'à quarante ans de distance, il peut faire un croquis des choses les plus insignifiantes ; c'est ainsi qu'il décrit minutieusement la disposition des lieux où il tua ses trois premiers tourdres. " Je tuai le troisième et dernier sur un petit noyer bordant le chemin au nord de notre petit verger. Ce tourdre, fort petit, était presque verticalement sur moi et me tomba presque sur le nez. Il tomba sur le mur à pierres sèches, et avec lui de grosses gouttes de sang *que je vois encore.* "

A peine arrivé à Paris, en 1802, il écrit à sa sœur : " Si jamais j'ai le bonheur de pouvoir passer deux mois à Claix avec toi... " L'année suivante, il lui annonce joyeusement qu'il va partir pour le Dauphiné. Il ne restera à Grenoble " que juste le temps nécessaire pour la bienséance... Au bout de huit jours, je

CLAIX — La maison de campagne de STENDHAL.

PONT-DE-CLAIX — Le vieux pont,
avant la construction du pont moderne.

m'embarquerai pour Claix, avec de gros souliers, de la poudre et du plomb, et je tâcherai d'oublier Paris pendant cinq mois... Je suis bien fâché de n'avoir pas prévu plus tôt mon voyage à Claix : j'aurais prié papa de me faire arranger ma chambre, et j'aurais été tranquille à mon deuxième étage ". De même en 1805, après une excursion dans la forêt de Montmorency : " Je forme le projet d'aller passer un mois à Grenoble, ou, pour mieux dire, à Claix... Cette campagne est charmante, mais j'aurais mieux aimé notre Claix. "

On imagine la douleur qu'il éprouva lorsqu'il dut se défaire de Furonières. Son ami Colomb nous raconte qu'en 1824, (nous verrons plus loin que cette date est inexacte et que le séjour de Beyle eut sans doute lieu en 1828), il vint rôder autour du domaine ; il acheta timidement quelques grappes à des vendangeurs et goûta le plaisir — délicieux,

au dire de Colomb, mais qui bien plutôt fut amer — de savourer des raisins qui ne lui appartenaient plus.

***

Stendhal n'oublia jamais ni Claix, ni le Dauphiné qui, à son avis, est la plus belle province de France. Ce qui a parfois induit en erreur, c'est la haine pour Grenoble qu'il exprima tant de fois et si violemment. " Tout ce qui est bas et plat dans le genre bourgeois, dit-il dans la *Vie de Henri Brulard*, me rappelle Grenoble ; tout ce qui me rappelle Grenoble me fait horreur ; non, horreur est trop noble, mal au cœur. Grenoble est pour moi comme le souvenir d'une abominable indigestion ; il n'y a pas de danger, mais un effroyable dégoût. Tout ce qui est bas et plat sans

compensation, tout ce qui est ennemi du moindre mouvement généreux, tout ce qui se réjouit du malheur de qui aime la patrie ou est généreux, voilà Grenoble pour moi ". Mais pour qui connaît bien l'œuvre complète de Stendhal, il n'y a aucun doute : cette haine vise seulement les Grenoblois et le milieu bourgeois où vivaient ses parents. Il le dit ou le fait comprendre à maintes reprises dans la *Vie de Henri Brulard*. " La conversation du vrai bourgeois sur les hommes et la vie, qui n'est qu'une collection de détails laids, me jette dans un spleen profond quand je suis forcé par quelque convenance de l'entendre un peu longtemps. *Voilà le secret de mon horreur pour Grenoble...* " N'est-il pas plus catégorique encore quand il déclare : " Ville que j'abhorrais et que je hais encore, dit-il, *car c'est là que j'ai appris à connaître les hommes.* "

Longtemps, trop longtemps, les Grenoblois

lui ont gardé rancune de ces propos. A la fin de sa parfaite édition de la *Vie de Henri Brulard*, M. Debraye cède à un excès d'indulgence quand il prétend que Grenoble n'en veut plus à Stendhal et " lui a rendu en admiration ce que son fils ingrat lui avait donné de dédain ". Certes, nul n'est prophète en son pays, et je ne tiens pas à ce qu'une statue — probablement fort laide — vienne s'ajouter à tant d'autres. Les monuments qu'on doit aux écrivains sont les belles éditions que des mains fidèles établissent pieusement. Mais, à Grenoble, où l'enseignement scientifique eut souvent de l'éclat, la haute littérature fut rarement en honneur. Un doyen de la faculté des lettres a jadis reconnu, dans une langue peu sûre, mais d'assez bonne grâce, cette infériorité : " L'esprit dauphinois a le goût de l'observation et de l'analyse... La plupart des hommes célèbres du Dauphiné, écrit-il, se recommandent

par ces solides qualités de l'esprit qui font les mathématiciens, l'homme à raisonnement déductif et à système, l'observateur patient, l'inventeur ingénieux. Les dons de l'esprit qui font les succès éclatants dans les lettres y sont plus rares. La puissance de l'imagination, l'éclat de l'invention verbale leur font défaut. " Un autre Dauphinois, qui vient de mourir, Léon Barracand, dit également de ses compatriotes : " Positifs, peu mystiques, ils ne sont pas très artistes ; ils manquent de ce grain de folie que veulent l'art et la poésie ". De nombreux Grenoblois semblent s'étonner encore de la gloire de Stendhal. N'est-il pas étrange, en tout cas, que nul d'entre eux n'ait eu l'idée de puiser dans le trésor de ses manuscrits ? Ceux-ci dormiraient toujours sous la poussière de la bibliothèque municipale, si des étrangers, meilleurs juges des véritables renommées, n'avaient travaillé pour Grenoble, qui ne manquera

point, dans les siècles futurs, de joindre au titre de *reine des Alpes françaises* celui de *ville de Stendhal.*

II

LE GRÉSIVAUDAN

DÉCRIT PAR STENDHAL

II

LE GRÉSIVAUDAN

DÉCRIT PAR STENDHAL

Sainte-Beuve avait déjà remarqué la place prédominante que Stendhal donna toujours au Dauphiné. " Beyle, déclare-t-il, n'est pas ingrat pour sa belle province ". Les noms des lieux voisins de Grenoble le hantaient : Mme de Claix, Mme de Seyssins, Voreppe sont des personnages de ses romans ; *Lucien Leuwen* devait d'abord s'appeler les *Bois de Prémol*. La vallée de l'Isère, avec ses magnifiques

horizons de montagnes, excitait particulièrement son enthousiasme. " Après toi, écrit-il à sa sœur Pauline, ce que j'aime le mieux, c'est la vallée du Grésivaudan ". Les descriptions qu'il fit de son pays natal sont certainement parmi les plus vraies, les plus sincères et les plus complètes que celui-ci ait jamais inspirées. Et je m'étonne que les Dauphinois — gens pratiques — n'en sachent point tirer meilleur parti. Le souvenir des injures et des railleries que Beyle ne leur marchanda point, comme nous l'avons vu, serait-il resté assez vivace, après trois quarts de siècle, pour leur faire sacrifier l'intérêt à la rancune ?

J'ai cité la jolie page où Beyle, visitant le musée de Grenoble, alors dans l'ancienne chapelle des Jésuites — aujourd'hui grand amphithéâtre de l'Université — reste ébloui devant le paysage qu'il découvre par la fenêtre. Mais il n'a pas voulu se borner à cette

description et il a noté tous les aspects du Grésivaudan.

Rédigeant, sur la fin de ses jours, la *Vie de Henri Brulard*, il s'écrie : " Que de choses à dire pour qui aurait la patience de décrire juste ! Quels beaux groupes d'arbres, quelle végétation vigoureuse et luxuriante dans la plaine, quels jolis bois de châtaigniers sur les coteaux, et au-dessus quel grand caractère impriment à tout cela les neiges éternelles de Taillefer ! "

Avait-il donc oublié toutes les pages des *Mémoires d'un Touriste* consacrées à ce paysage ? Il me semble qu'il a eu, à cette occasion plus que jamais, " la patience de décrire juste ". Pour m'en convaincre, j'ai voulu, par ces tristes soirées de l'hiver parisien, refaire avec lui le beau voyage qu'il imagina. Si le lecteur veut bien m'accompagner, il n'aura pas à s'en plaindre, puisque, la plupart du

temps, je passerai la plume à Stendhal.

On sait que les *Mémoires d'un Touriste* ne sont pas le récit d'un véritable voyage de l'auteur, mais furent composés soit avec des souvenirs personnels et des notes prises dans des pays réellement vus par lui, soit avec des documents demandés à ses amis, notamment au baron de Mareste et à Crozet. L'ouvrage fut écrit au début des trois ans de congé (mai 1836 à juin 1839) qu'il vint passer en France, entre deux longs séjours à Civita-Vecchia. C'est la période où nous pouvons le moins contrôler l'emploi du temps de Stendhal. Il est très difficile de préciser ses déplacements. Toute la sagacité de M. Henri Martineau n'est pas encore arrivée, sur ce point, à démêler le vrai du faux.

Il est certain que Stendhal, en 1837, vint en Dauphiné. Mais il était assez plein de son sujet pour pouvoir décrire, sans les revoir, les

plus beaux aspects de sa province. Doué de l'étonnante mémoire visuelle dont j'ai déjà cité des traits, les paysages du Grésivaudan s'étaient profondément gravés dans son esprit; il n'avait qu'à fermer les yeux pour les évoquer avec précision et netteté.

***

Beyle suppose donc qu'il arrive en Dauphiné par la vallée de l'Isère. Et c'est un peu avant Tullins qu'il a ce qu'il nomme une surprise délicieuse.

Je suis arrivé tout à coup à une des plus belles vues du monde. C'est après avoir passé le petit village de Cras, en commençant à descendre vers Tullins. Tout à coup se découvre à vos yeux un immense paysage, comparable aux plus riches du Titien. Sur le premier plan, le château de Vourey. A droite, l'Isère, serpentant à l'infini, jusqu'à l'ex-

trémité de l'horizon, et jusqu'à Grenoble. Cette rivière, fort large, arrose la plaine la plus fertile, la mieux cultivée, la mieux plantée, et de la plus riche verdure. Au-dessus de cette plaine, la plus magnifique peut-être dont la France puisse se vanter, c'est la chaîne des Alpes, et des pics de granit se dessinant en rouge noir sur des neiges éternelles, qui n'ont pu tenir sur leurs parois trop rapides. On a devant soi le Grand Som et les belles montagnes de la Chartreuse ; à gauche, des coteaux boisés aux formes hardies. Le genre ennuyeux semble banni de ces belles contrées.

Je ne conçois pas la force de végétation de ces champs couverts d'arbres rapprochés, vigoureux, touffus ; et là-dessous il y a du blé, du chanvre, les plus belles récoltes. Je n'ai rien vu de plus étonnant en courant la sublime Lombardie, ou à Naples, dans la terre de Labour. La montagne que l'on descend à Cras fait partie de la chaîne du Jura, qui court de Bâle à Fontaneille, près Sault, dans le bas Dauphiné. J'ai dit au postillon que j'avais un éblouissement, et que je voulais marcher ; il est allé m'attendre, sans répliquer un mot, au bas de la descente. Ainsi rien n'a gâté mon bonheur.

Remarquons — après M. Arbelet qui l'a noté avec beaucoup de justesse — que Stendhal aime et célèbre les deux aspects du Dauphiné, la plaine et la montagne. Il ne sacrifie pas l'une à l'autre et il donne à chacune la part qui lui revient. A l'époque où il écrivait, ce n'était point aussi banal qu'on pourrait le croire. La haute montagne notamment n'avait guère été goûtée et comprise par les écrivains.

*
* *

Arrivé à Grenoble, le voyageur des *Mémoires d'un Touriste* monte aussitôt à la Bastille. Mais il renonce à décrire " la vue admirable et changeant tous les cent pas " que l'on a de la route qui y conduit. " Cette attention passionnée à tant de belles choses si différen-

tes entre elles tue absolument. " Et il ajoute une réflexion que l'on trouve bien souvent dans ses œuvres : " On a tant abusé de la description depuis quelques années, que, par le fatal souvenir de ce qu'il m'a fallu lire, j'éprouve du dégoût à commencer ce genre de travail. "

Sans doute pense-t-il ici à Chateaubriand dont les magnifiques et pompeux paysages avaient le don de le mettre hors de lui. A dix-sept ans, — c'est lui qui nous le raconte — il avait failli se battre en duel pour la fameuse *cime indéterminée des forêts*, qui comptait beaucoup d'admirateurs au 6e dragons.

Pourtant, malgré son horreur des descriptions, il ne résiste pas au plaisir de nous en faire plusieurs du Grésivaudan, c'est-à-dire de la vallée de l'Isère, de Grenoble à Chambéry, ou plus exactement à Montmélian.

" Rien en France, dit-il, du moins dans ce que j'ai vu jusqu'ici, ne peut être comparé à cette vallée de Grenoble à Montmélian... Ce qui est admirable, c'est qu'elle a deux aspects absolument différents, suivant qu'on se place sur les collines de la rive droite ou sur celles de la rive gauche. " Beyle dit ici une bêtise ou plutôt dit mal ce qu'il veut dire; ce qui est admirable, ce n'est pas que les deux vues soient différentes — c'est le cas de bien des vallées — c'est qu'elles soient également belles et pittoresques toutes les deux.

Sur la rive droite, il va d'abord contempler le paysage de Montfleury. Le 9 mai 1801, se trouvant à Bergame, il écrivait déjà à sa sœur : " Tu es allée quelquefois à Montfleury, ma chère Pauline; de là, tu as admiré le spectacle enchanteur que présente la vallée arrosée par la tortueuse Isère. " Dans les *Mémoires d'un Touriste*, il célèbre l'ancien

couvent de dames nobles dont la position est " unique au monde ". Il s'agit du couvent où la terrible Mme de Tencin fut quelque temps religieuse; et je m'étonne que Stendhal, qui se plaisait si fort aux digressions, n'ait pas consacré au moins une page à cette étrange et curieuse figure. Puis il va à Montbonnot, dont le château couronne une petite colline qui avance en éperon au-dessus de l'Isère. " C'est sans doute la plus belle position de la vallée... Mais comment décrire ces choses-là? Il faudrait dix pages, prendre le ton épique et emphatique que j'ai en horreur... Je ne puis que dire au voyageur : Quand vous passez par Lyon, faites vingt lieues de plus pour voir ces aspects sublimes. "

Heureusement pour nous, il est plus loquace sur la rive gauche. Et la vue que l'on a de Domène lui inspire l'une des descriptions les plus longues et les plus complètes

qu'il ait jamais écrites. Sans prendre le ton épique ni emphatique, il brosse un tableau très complet qu'il est indispensable de citer en entier.

Le premier plan du paysage, vu de Domène, c'est l'Isère, qui semble d'ici plus encaissée ; puis les villages le long de la grande route de la rive droite : celle-ci est indiquée par des files de grands noyers ; puis des vignes, et, au-dessus des vignes, d'immenses précipices : ce sont des rochers gris, escarpés, écorchés, presque à pic, qui semblent près de s'écrouler. De temps en temps, ces rochers arides et déchirés sont couronnés par quelques bouquets de petits sapins qui s'aventurent au bord des précipices. Quel contraste entre cette côte aride et celle où je suis comme enfoui dans la plus fraîche verdure !

On se croirait à cent lieues de la vue de la rive droite, tant les aspects sont différents, et cependant c'est le même pays, c'est la même rivière ; Domène est vis-à-vis de Montbonnot, et n'en est pas éloigné de deux lieues. Avec ce pays si riche devant soi, on a des échappées de vue charmante à droite et à gau-

che ; ces perfections sont bornées, à cinq ou six lieues, sur la gauche, par les montagnes derrière Voiron, et par le pic de Montmélian à droite...

La plaine partagée par l'Isère, et qui sépare les deux villages de Montbonnot et de Domène, est d'une fertilité admirable. Je ne puis comparer cette végétation qu'à celle de la Lombardie. Le Grésivaudan est couvert en ce moment de vastes pièces de chanvre, dont plusieurs tiges ont jusqu'à quatorze pieds de hauteur. La vue de la vallée de l'Isère est plus resserrée et peut-être moins magnifique que celle des plaines des environs de Bologne (Italie), mais elle est bien autrement pittoresque et variée.

On ne fait pas deux lieues de Grenoble vers Chambéry sans trouver à droite, du côté de Domène, de charmantes petites gorges (c'est un mot du pays qui veut dire vallon étroit). Ces gorges sont peuplées de frênes fort élancés, de châtaigniers et de magnifiques noyers de quatre-vingts pieds de haut ; le noyer est l'arbre de la vallée de l'Isère.

Je ne conçois pas en vérité qu'un tel pays soit resté inconnu. Louis XII, charmé " *par la divinité de ses plantemens, par les tours en serpentant qu'y*

fait la rivière de l'Isère, l'appela le plus beau jardin de France " lors de son voyage en 1507.

Je n'ai rien trouvé de pareil en Angleterre, ni en Allemagne ; en France, je ne connais de comparable que les environs de Marmande. Il est vrai qu'il me reste à voir la Limagne d'Auvergne. Je ne vois de plus beaux paysages qu'en Lombardie, vers les lacs, sur la ligne qui passerait par Domo d'Ossola, Varese, Como, Lecco et Salo. Mais, dans ce pays-là, on est vexé par la police de M. de Metternich ; tandis que l'on peut aller en cinquante-trois heures, et sans montrer son passeport, de Paris à Montbonnot.

*
* *

Stendhal profite de son séjour supposé à Grenoble pour nous mener avec lui à Allevard, à Pontcharra où il salue les ruines du château Bayart, au Bourg-d'Oisans, à Pont-de-Claix et à Sassenage qui mériterait dix pages, dit-il; " mais si l'on cédait à la tenta-

tion de parler du *beau* en ce pays, on ferait des volumes. "

Il goûte tout particulièrement les environs de Vizille et la route qui passe par Brié, au-dessus du vallon de Vaunavey. " Cette route plaquée contre la base du grand pic de Taillefer, et qui suit les gorges formées par les montagnes qui lui servent de contreforts, est une des plus agréables que j'aie vues en ma vie. " La vallée d'Uriage le ravit également ; mais il renonce à décrire ces beautés successives et si rapprochées. " Quoi de plus joli que la gorge de Sonnant ? Mais précisément parce que j'ai beaucoup admiré, mes yeux et mon âme sont rendus de fatigue, et je n'ai plus la force d'écrire et de penser. Il ne me vient que des superlatifs sans grâce qui ne peignent rien à qui n'a pas vu, et qui révoltent le lecteur homme de goût. "

C'est ici que se place la prétendue course

à Laffrey qui fera l'objet de l'étude suivante.

Après quoi, Stendhal quitte Grenoble et le Dauphiné, en allant visiter la Grande-Chartreuse où il se rend par la route du Sappey. " Je suis sorti de cette belle vallée de l'Isère par le petit chemin de Corenc; il s'élève au milieu des vignes, le long de la montagne qui domine la vallée du côté du nord. Je ne pouvais me détacher de ce beau pays que je voyais pour la dernière fois : souvent je me suis arrêté. Après que l'on a perdu de vue l'Isère et le fond de la vallée, on se trouve comme vis-à-vis du fameux Taillefer et de toute la haute chaîne des Alpes. On aperçoit une foule de nouveaux pics; ils semblent croître à mesure que l'on s'élève. "

Il regarde longtemps, " avec sa petite jumelle d'opéra ", les cimes qui tant de fois lui firent battre le cœur. Puis, il répète en-

core : " Après m'être arrêté longtemps, j'ai dit adieu à cette belle vallée de l'Isère. "

Il semble qu'il avait, quand il écrivait ces lignes, en 1837, comme un pressentiment de ne plus revoir le cher pays de son enfance. A moins d'un peu probable retour l'année suivante, c'était bien un adieu qu'il leur avait adressé.

III

STENDHAL A LAFFREY

III

STENDHAL A LAFFREY

Au mois de juillet 1838, Chateaubriand se rendit à Cannes et au golfe Juan. " J'ai quitté Marseille, écrit-il à Mme Récamier, pour venir voir le lieu où Bonaparte, en débarquant, a changé la face du monde et nos destinées... Dans une heure, je vais partir pour aller à deux lieues d'ici, au golfe Juan ; j'y arriverai de nuit, je verrai cette grève déserte où cet homme aborda avec sa petite flotte. " Trois pages des *Mémoires d'outre-tombe* sont consacrées à ce pèlerinage ; comme bien on pense,

on n'y trouve aucun souci de documentation, aucun essai de reconstitution historique ; mais cette visite inspire à Chateaubriand un beau paysage auquel il ne manque point d'associer son nom.

L'année suivante, au mois d'octobre, Victor Hugo fit à son tour le pèlerinage du golfe. " L'empereur, dit-il, débarqua près de la maison de la douane, haute bâtisse carrée et blanche qui ressemble à une tour recrépie. Il déboucha, à deux cents pas de là, sur la route de Cannes, par un petit chemin mal pavé et couvert d'arbres. Là, il s'assit sous un des oliviers centenaires qui ombragent la route... Pendant deux heures, j'ai marché sur le sable où cet homme a marché il y a vingt-quatre ans, je me suis mouillé les pieds dans ce flot où est tombée sa rêverie pleine d'anxiété. " Comme on le voit, Victor Hugo est déjà plus moderne. Il regarde là où René ne sait guère

que rêver. Mais tous deux ont la même préoccupation de mêler leur personnalité au grand événement et au paysage dans lequel il se déroula.

Telle n'est pas la méthode qu'emploie Stendhal. Son désir de précision est à l'opposé de la manière de Chateaubriand ; il agit comme un moderne reporter. Quelques mois avant eux, il fit le voyage de Laffrey pour examiner les lieux qui furent témoins du célèbre épisode des Cent-Jours. Mais, préalablement, il avait chargé son ami Crozet d'accomplir le pèlerinage, en lui indiquant sans doute les points qu'il désirait éclaircir. Voici, en effet, ce que Crozet écrit à Colomb, le 17 octobre 1845 : " En ce qui concerne Napoléon à Laffrey, c'est moi qui lui ai dicté mot à mot sa narration ; puis il est parti pour Laffrey à quatre heures du soir (il a dû arriver à huit heures) et le lendemain, en me levant, lorsque

je me croyais privé de sa présence pour tout le jour, mon domestique me dit qu'il était dans son lit depuis quatre heures du matin. M. Badou vint lui offrir une narration que le colonel Rey lui avait remise, et malgré le double intérêt de témoin oculaire et de parent que lui présentait le colonel, il dit qu'il en savait assez et refusa. " Quelques années après cette course nocturne à Laffrey, il écrivait, le 26 juin 1840, de Civita-Vecchia, à M. Randon, colonel du 2e régiment de chasseurs à cheval d'Afrique, pour lui dire qu'il ferait usage de certains renseignements que cet officier lui avait adressés après la publication des *Mémoires d'un Touriste*, où, comme nous le verrons, il est fort question de lui. Et Stendhal ajoutait : " Dans le temps, je montai jusqu'au lac de Laffrey, j'interrogeai plusieurs habitants du village voisin, et j'écrivis leurs réponses dans le pré au milieu duquel je vou-

drais voir élever une grande pierre verticale de huit ou dix pieds. »

*
* *

La route de Laffrey s'élève au-dessus de Vizille, par une pente fort raide, sur le flanc du mont Connexe, et atteint rapidement le seuil de la Matheysine. Ce plateau, situé à près de mille mètres d'altitude, fermé à l'horizon par l'énorme pyramide de l'Obiou, encaissé entre une double muraille de sommets boisés, balayé par les vents qui déferlent des couloirs de la Romanche et du Drac, est un des plus rudes du Dauphiné. Des replis du sol y forment quatre lacs, d'un beau bleu foncé, qui, sauf pendant quelques semaines d'été, sont peu accueillants. Les longues chevelures des arbres et des roseaux fouettent

l'onde que plissent et soulèvent les incessantes rafales. Comme autour de l'île où se battait jadis Roland,

Le vent trempe en sifflant les brins d'herbe dans l'eau.

Du bord septentrional du plateau, la vue est magnifique sur les massifs de la Chartreuse et de Belledonne. Le village de Laffrey, à côté du plus grand des lacs, n'offre aucun intérêt. Modeste villégiature estivale, rendez-vous de patinage l'hiver, son nom serait presque inconnu s'il n'avait été, il y a cent ans, témoin d'un des épisodes les plus célèbres de l'histoire de Napoléon. C'est, en effet, après les dernières maisons du hameau, dans la direction de La Mure, qu'eut lieu la rencontre des troupes royales et de l'armée de l'île d'Elbe, rencontre dont un autre dénouement aurait pu si profondément modifier notre histoire.

Certes, il est toujours un peu enfantin de

CLAIX — La propriété de STENDHAL.

dire : " Si tel événement s'était ou ne s'était pas produit, les choses eussent tourné différemment. " On sait que, plus court, le nez de Cléopâtre changeait la face du monde. Il n'est guère de souverains, dont la mort anticipée supposée ne permette d'imaginer les plus étranges conséquences. A Laffrey, cependant, une hypothèse vient tout naturellement à l'esprit. C'est là que des soldats s'étaient rendus pour arrêter Napoléon, les fusils chargés : comment ne point penser qu'un coup aurait pu, aurait dû partir ? Je ne crois pas que l'histoire compte beaucoup de minutes, où le destin ait été plus tragiquement en suspens.

*
* *

On se rappelle la situation. Napoléon, ayant quitté l'île d'Elbe le soir du dimanche 26 fé-

vrier 1815, débarque le 1er mars dans le golfe Juan, avec un millier d'hommes environ. Se défiant des départements royalistes de la Provence, il se décide à passer par les Alpes, malgré toutes les difficultés que présentait cette traversée hivernale. Les montagnards dauphinois, attachés au principe de la Révolution qu'ils considéraient un peu comme leur œuvre, étaient fort hostiles au nouveau régime; Napoléon savait, d'ailleurs, qu'il comptait parmi eux quelques chauds partisans. Le chirurgien Emery, qui l'avait accompagné en exil, était de Grenoble; et l'un de ses compatriotes, le gantier Dumoulin, secrètement venu à Porto-Ferrajo, avait indiqué à l'empereur les dévoûments qui n'attendaient que son retour pour se manifester.

De Cannes, Napoléon se dirige sur Grasse, où les habitants lui font un accueil empressé, apportant aux soldats du vin et des brassées

de ces fleurs qui, au début du printemps provençal, tapissent champs et coteaux. La petite troupe s'engage ensuite dans les mauvais chemins qui reliaient alors le littoral aux Alpes. Jusqu'à Digne, l'étape est pénible par des sentiers couverts de neige. Napoléon passe à Sisteron le 5, et, le soir du même jour, entre dans Gap illuminée. Le préfet a vainement tenté d'organiser une résistance et s'est retiré à Embrun. Le voyage commence à tenir du miracle. C'est le début de la marche triomphale qu'a dépeinte Chateaubriand, avec la magnificence de ce langage qui semble fait pour raconter l'épopée de Napoléon : " Il s'avance sans obstacle parmi ces habitants qui, quelques mois auparavant, avaient voulu l'égorger. Dans le vide qui se forme autour de son ombre gigantesque, s'il entre quelques soldats, ils sont invinciblement entraînés par l'attraction de ses aigles. Ses ennemis fascinés

le cherchent et ne le voient pas; il se cache dans sa gloire, comme le lion du Sahara se cache dans les rayons du soleil pour se dérober aux regards des chasseurs éblouis. "

Le 6 mars, la colonne impériale bivouaque à Corps, et, le lendemain, Napoléon marche sur Grenoble. Mais ici, les difficultés commencent. La nouvelle du retour de l'empereur s'est répandue dans toute la France. La cour a été avertie par un message que le maréchal Masséna a envoyé de Marseille. L'émotion ne fut d'abord pas très grande, car on comptait que les troupes royales auraient facilement raison de l'aventurier. Le 7 mars, — le jour même où Napoléon arrivait à Laffrey, — Louis XVIII déclarait aux ambassadeurs : " Messieurs, je vous prie de mander à vos cours que vous m'avez vu n'étant nullement inquiet. Je suis persuadé que ceci n'altérera pas plus la tranquillité de l'Europe que celle

de mon âme. " Par prudence pourtant, on charge le comte d'Artois d'organiser la résistance à Lyon; mais on ne doute pas que les garnisons de Gap et de Grenoble, qui ont dû être prévenues, auront déjà pris les mesures nécessaires. Le préfet de l'Isère, — qui n'est autre que le célèbre mathématicien Fourier, — et le général Marchand, commandant les troupes de Grenoble, ont appris, en effet, l'approche de Napoléon. Bien qu'un peu gênés par les bienfaits dont celui-ci les a jadis tous deux comblés, ils se décident à faire leur devoir de fonctionnaires royaux. Marchand envoie les troupes dont il se croit le plus sûr, sous le commandement d'un chef de bataillon. Elles gagnent La Mure, pour faire sauter le pont de Ponthaut et barrer la route à l'armée impériale. Mais, devant les objections des habitants, le manque d'enthousiasme des soldats et l'annonce que l'avant-garde ennemie ap-

proche, elles se replient sur Laffrey, à l'endroit où le défilé est le plus facile à défendre.

Quand Napoléon entre à La Mure, l'enthousiasme déborde. Un piquet de soldats doit maintenir à distance les paysans. L'empereur s'entretient avec le maire et les notables qu'il n'a nulle peine à conquérir entièrement. Il s'enquiert des besoins de la commune et du canton, de leurs désirs personnels. Déjà il parle, il agit en souverain. Pourtant, une inquiétude se trahit sur son visage. Le temps presse et il s'attarde. Quand il se décide à repartir, il fait mener son cheval à la main et monte en voiture. Sans doute veut-il se recueillir et se reposer : il sent qu'il va lui falloir toute son énergie. Après tant d'heures de captivité et de rage impuissante, il commence enfin à entrevoir la délivrance. Jusqu'ici tout a réussi, mieux que ses plus optimistes pronostics ne lui permettaient de l'espérer ; mais les obs-

tacles vraiment sérieux vont seulement se dresser. Si, ce soir, il était de nouveau prisonnier, ce serait l'écroulement fatal, irrémédiable, définitif... Avec quelle anxieuse avidité il regarde le paysage sévère et triste qui l'environne! Un soleil pâle luit dans le ciel froid. Les cimes, les petits lacs de Pierre-Châtel et de Pétichet ont un air hostile... Vivement, il se ressaisit. Ces montagnes, ce sont les Alpes d'où, jeune général en chef, il vola vers la victoire comme l'aigle vers la lumière; elles ne peuvent pas lui porter malheur aujourd'hui et ensevelir à jamais sa fortune. Les ovations des paysans qui le suivent depuis La Mure lui rendent confiance. Cette fois encore, il triomphera...

Sa rêverie est interrompue par le retour des lanciers d'avant-garde, qui viennent signaler que le bataillon de Grenoble est massé devant le village de Laffrey, appuyant sa droite à la montagne, sa gauche au ruisseau qui sort

du lac : il est impossible de passer sans livrer bataille. Napoléon quitte sa voiture, monte à cheval et se dirige vers l'adversaire. Arrivé à une portée de fusil environ il fait entrer sa petite troupe dans la prairie et met pied à terre. Il examine à la lorgnette les soldats qui ont mission de le ramener mort ou vivant. Plusieurs témoins de la scène rapportent qu'il était agité et fort indécis. Minutes angoissantes, s'il en fut jamais !

*
* *

Après avoir dépouillé d'abondants documents au ministère de la Guerre, Henry Houssaye a écrit un récit détaillé de la rencontre de Laffrey. Il a également utilisé la plupart des nombreuses brochures locales qui racontent la journée du mardi 7 mars 1815.

CLAIX — L'allée des tilleuls de STENDHAL, en hiver.

J'ai tenu à en parcourir quelques-unes, entre autres celle de Berriat-Saint-Prix. L'auteur, qui fut ensuite doyen de la faculté de droit de Paris et membre de l'Institut, était alors jeune professeur à Grenoble ; il eut l'honneur d'obtenir, à l'hôtel des Trois-Dauphins, une longue audience de Napoléon qui l'éblouit — le mot n'est pas trop fort — par sa connaissance de la procédure civile. " L'appréciation de cette matière ingrate et obscure, dit l'éditeur de la brochure, au cours d'une entreprise aussi aventureuse et avec une si grande liberté d'esprit, l'avait pénétré d'admiration. Au bout de trente ans, il en parlait encore avec enthousiasme. " Berriat-Saint-Prix rédigea aussitôt une histoire du passage de Napoléon à Laffrey et à Grenoble; mais, mise de côté au moment de Waterloo, elle ne fut publiée qu'après sa mort, en 1861. L'exorde pompeux est tel qu'on l'attend d'un professeur de droit au

début du siècle dernier : " Il est des journées que les historiens se sont attachés à raconter dans leurs moindres circonstances, à cause de leur influence sur les destinées des peuples. Telles sont les journées qui firent passer l'empire romain des mains de Pompée en celles de César, des mains d'Antoine en celles d'Auguste. Cet exemple nous a paru mériter d'être suivi pour le 7 mars 1815 : si, par les événements dont elle fut remplie, cette journée ne peut être comparée à la bataille de Pharsale ou à celle d'Actium, elle n'en eut pas moins, pendant quelque temps, le même résultat pour l'empire français. "

Je m'étais jadis étonné qu'Henry Houssaye ne mentionnât point la relation, moins solennelle, mais combien vivante, que Stendhal a donnée de cette rencontre de Laffrey. J'ai appris depuis, par Francis Charmes qui lui fit la même observation, qu'il ne la con-

naissait pas. Il n'avait pas eu l'idée d'aller chercher, dans les *Mémoires d'un Touriste,* des pages qui, en effet, sembleraient mieux à leur place dans la *Vie de Napoléon.*

Par l'entremise d'un ami, Stendhal — ou plutôt Crozet — a convoqué des gens du pays sur le terrain même où, vingt ans plus tôt, ils avaient été témoins de la rencontre. Il n'a rien oublié pour délier leur langue et les mettre en opposition, quand il a besoin d'éclaircir quelque détail. " J'avais fait apporter trois ou quatre bouteilles de vin, et nous nous sommes assis plusieurs fois ; j'avais soin d'être altéré quand je voyais quelque point douteux. " Lorsqu'il arrive à l'endroit où se décida, suivant sa propre expression, le sort de l'entreprise la plus romanesque et la plus belle des temps modernes, il est vivement troublé. " J'avouerai mon enfantillage, mon cœur battait avec violence, j'étais fort ému ; mais les trois

paysans n'ont pu deviner mon émotion. " Ces derniers marquent avec des rameaux de saule fichés en terre, la position des troupes venues de Grenoble. Et, comme il indique de même la place où Napoléon se tenait, l'un des paysans lui reproche de représenter aussi mesquinement l'empereur. " Ses yeux brillaient ; et il est allé couper sur un vieux saule une grande branche de plus de douze pieds de hauteur qu'il a plantée au lieu précis où Napoléon s'arrêta. Un jour, il y aura dans cet endroit une statue pédestre de quinze ou vingt pieds de proportion, précisément avec l'habillement que Napoléon portait ce jour-là. "

Je ne sais si le monument souhaité par Stendhal se dressera jamais dans la prairie de Laffrey ; pour le moment, il n'y a qu'un petit tertre gazonné sur lequel sont entassés quelques rochers. Et, en 1843, peu de temps après que les cendres de Napoléon eurent été

rapportées de Sainte-Hélène, sur une plaque de marbre noir encastrée dans le mur du cimetière, à deux cents mètres environ de la place où elles furent prononcées, on a gravé les paroles fameuses :

SOLDATS
JE SUIS VOTRE EMPEREUR
NE ME RECONNAISSEZ-VOUS PAS ?
S'IL EN EST UN PARMI VOUS
QUI VEUILLE TUER SON GÉNÉRAL
ME VOILA !
7 MARS 1815.

Avant que Napoléon lançât cet audacieux appel, il s'établit, entre ses officiers et les troupes royales, de nombreux pourparlers sur lesquels les historiens avaient passé trop rapidement. Dans une récente étude, M. Arthur Chuquet a approfondi la question et particulièrement insisté sur le rôle joué à ce moment par Edouard Rey, cousin germain de Stendhal,

celui qui, comme nous l'avons vu, fit proposer une relation de l'événement à Beyle qui la refusa. Il y eut, de part et d'autre, de longues hésitations sur la conduite à tenir. Au dire des paysans de Stendhal, les choses restèrent en l'état pendant un temps qu'ils évaluent à trois quarts d'heure environ. Ils assistèrent à toutes les péripéties et y prirent part. Les gens de La Mure qui avaient suivi Napoléon, auxquels s'étaient joints ceux des hameaux traversés, se répandirent entre les deux armées et essayèrent d'entraîner la défection des soldats de Grenoble. Ils leur distribuèrent une proclamation de l'empereur : " Soldats, venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef. La victoire marchera au pas de charge. L'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame. "

L'arrivée soudaine, à Laffrey, du capitaine

Randon précipita les événements. Cet officier de vingt ans, neveu et aide de camp du général Marchand, qui devait plus tard être comblé d'honneurs par Napoléon III, pressa le chef de bataillon de faire son devoir ; mais celui-ci, voyant l'émotion de ses hommes, hésitait. C'est alors que Napoléon pensa que le moment était venu de risquer le tout pour le tout. Il s'approcha à une portée de pistolet, et, entr'ouvrant sa redingote, prononça les paroles gravées sur le mur de Laffrey.

Suivant Houssaye, des cris de : " Vive l'empereur ! " poussés aussitôt par les soldats, mirent fin au drame. Napoléon donna l'accolade au chef de bataillon et dit : " Soldats, en embrassant votre chef, je vous embrasse tous ! "

Ce récit supprime l'épisode le plus pathétique rapporté par Stendhal, d'après les paysans qui en furent témoins ; et la précision

des détails semble en établir l'authenticité, malgré les dénégations ultérieures de Randon. M. Arthur Chuquet estime que l'anecdote est fausse, parce que ce jeune officier ne pouvait pas logiquement commander le feu ; mais on sait combien s'accordent peu souvent la logique et l'histoire. D'après Stendhal, quand Napoléon eut offert sa poitrine aux fusils, " l'aide de camp fit les commandements de *en joue* et de *feu*. Un des soldats se trouvait à demi-portée de Napoléon et l'avait mis en joue. En entendant le commandement de *feu*, il retourna la tête et dit :

— Est-ce mon chef de bataillon qui me commande de faire feu ?

— *Feu !* répéta l'aide de camp.

Le soldat répliqua :

— Je tirerai si mon chef de bataillon me dit de faire feu. "

Et comme celui-ci resta muet, le soldat

CLAIX — La chambre de STENDHAL.

CLAIX — La fontaine et l'allée de tilleuls, en été.

releva son fusil. Le coup, qui devait sauver les Bourbons et aurait épargné Waterloo à la France, ne partit pas. Stendhal a bien raison de dire que ce fut le moment décisif. " Les soldats du bataillon de Grenoble, qui suivaient d'un œil avide tous les mouvements de l'empereur, enchantés d'être délivrés de la discipline, se mirent à crier : " Vive l'empereur ! " Les paysans répétèrent ce cri, et tout fut fini. Les larmes étaient dans tous les yeux. En un instant l'enthousiasme n'eut plus de bornes. Les soldats embrassaient les paysans et s'embrassaient entre eux. "

Prestige incomparable de Napoléon ! Il n'avait qu'à paraître pour fasciner, qu'à parler pour ensorceler les plus hésitants. Ses rêves presque insensés se réalisaient comme par le caprice d'un magicien. Ce retour de l'île d'Elbe qui, pour tout autre, eût été la plus folle, la plus lamentable équipée, devenait un

voyage triomphal. Quand il s'entendit acclamer par les soldats chargés de l'arrêter, il dut avoir la claire vision que, cette fois encore, il avait forcé le destin et que, des hauteurs de la Matheysine, l'aigle impériale allait vraiment voler, de clocher en clocher, jusqu'aux tours de Notre-Dame.

*
* *

Et Stendhal achève son récit en suivant l'empereur jusqu'à Grenoble. " La porte de Bonne était fermée; on donna à cette porte des coups de hache par dehors et aussi par dedans. Enfin elle s'ouvrit. Napoléon entra dans la ville, accablé de fatigue, et vint coucher dans la chambre où j'écris ceci. " Au début des pages consacrées à Grenoble, il nous avait déjà dit : " Je loge rue Montorge,

chez Blanc, hôtel des Trois-Dauphins, dans la chambre n° 2, qu'occupa Napoléon à son retour de l'île d'Elbe. " Comment le raillerais-je de sa puérilité ? L'une des plus fortes impressions de ma jeunesse est liée à ce même souvenir historique. Je me rappelle encore l'étrange émotion que j'éprouvai, lorsque, arrivant à Grenoble pour y passer mon baccalauréat, je descendis à cet hôtel et lus, sur le mur de la salle à manger, l'inscription qui commémorait le séjour de l'empereur, quatre-vingts ans plus tôt.

IV

STENDHAL TOURISTE

IV

STENDHAL TOURISTE

(à propos d'un fragment *inédit* du *Journal* de 1805)

" — Il faut que vous soyez bien bête, monsieur, de dépenser votre argent à courir la poste d'ici à Avignon ! Fourrez-moi votre voiture sur le bateau qui passe ici demain matin à dix heures, et à trois vous êtes en Avignon. " Tel est le conseil qu'à Valence, un voyageur de table d'hôte, s'il faut en croire les *Mémoires d'un Touriste*, donnait à Stendhal, en juin 1837. Je ne sais pourquoi celui-

ci s'abstint de lui répondre qu'il n'avait pas attendu cet avis pour descendre le Rhône. Quelques années plus tôt, en décembre 1833, Alfred de Musset et George Sand l'avaient, en effet, rencontré sur le bateau qui faisait alors le service entre Lyon et Avignon. Eux partaient pour leur fameux voyage d'Italie ; lui rejoignait son poste de consul à Civita-Vecchia. Nous connaissons surtout ce curieux épisode littéraire par le récit qu'en donna George Sand. On se souvient des étranges propos, au sujet de l'Italie et des Italiens, tenus par Stendhal, qui voulut sans doute se payer un peu la tête de la jeune romancière. A l'arrêt du pont Saint-Esprit, que le pilote n'osa pas franchir avant le lever du jour, Beyle se grisa et, en longue houppelande et bottes fourrées, exécuta une danse grotesque dont Alfred de Musset nous a laissé un croquis dans son album de dessins.

GRENOBLE — La porte de France et la Bastille du temps de STENDHAL.

Peut-être Beyle avait-il oublié le voyage accompli une trentaine d'années plus tôt, en juillet 1805. Il n'avait alors que vingt-deux ans et était fort amoureux. Il allait à Marseille rejoindre Mélanie Guilbert qui venait d'y signer un engagement pour la saison théâtrale.

Nous n'avions jusqu'ici, sur l'itinéraire qu'il suivit de Grenoble à Marseille, que les renseignements qu'il donne à sa sœur dans une lettre écrite à Bourg-Saint-Andéol, le mardi 23 juillet, à 7 heures 1/2 du soir. " Je t'écris, ma chère Pauline, d'une chambre donnant sur le Rhône et ayant une vue de plus de quinze lieues... Je suis arrivé ce matin à Valence... petite ville à pavé pointu, vis à vis de vilaines falaises ; à six heures, on m'a déclaré que je ne pouvais partir que demain par la diligence Dervieux, s'il y avait place, ou le soir par le coche. Je n'ai point désespéré du salut de la République ; je me suis fait mener moi et ma

malle sur le port, et, une heure après, a passé un grand mauvais bateau qu'on doit vendre à ou en Avignon pour faire le feu et je m'y suis embarqué... Nous avons ramé jusqu'à Bourg-Saint-Andéol, nous mourrions de faim et de chaud, nous avons bu en riant, et ri en buvant, observé le vent jusqu'à sept heures, vu la ville, et nous allons nous coucher... "

Dans le *Journal* publié par Stryienski, j'avais depuis longtemps remarqué et regretté l'importante lacune qui sépare le 22e du 23e cahier. Le premier s'achève à Grenoble, en juin 1805; le second commence à Marseille, le 15 avril 1806. L'éditeur ne s'étonne point d'une interruption qu'il ne signale même pas. Aucune raison pourtant n'expliquait ce silence de Beyle que l'on pouvait supposer au contraire très empressé à noter les phases de sa première grande passion.

Le hasard d'une causerie, à Grenoble, avec

M. Henry Debraye, qui, après avoir publié la *Vie de Henri Brulard* dans la nouvelle édition que dirige M. Edouard Champion, prépare le texte définitif et complet du *Journal*, m'a mis entre les mains les cahiers intermédiaires. L'amabilité de ces deux parfaits lettrés me permet de donner la primeur de l'intéressant fragment où Stendhal raconte son voyage de Valence à Marseille.

Ces pages, que précèdent quelques lignes d'anglais, ouvrent un cahier d'une écriture régulière et parfaitement lisible. Sur la couverture, s'étalent quelques-unes de ces maximes variées, plus ou moins saugrenues, qu'aimait fort Stendhal. Au verso, on lit : " Je n'ai pas besoin d'avertir que ce cahier, par les puérilités qu'il contient, n'est absolument fait que pour moi. " Trois ou quatre ans plus tard, — le 30 janvier 1809, — l'auteur, ayant parcouru son manuscrit, ajoute en surcharge :

" On sent encore dans le commencement de ce cahier le pédant de la rue d'Angivilliers. " Evidemment ; mais nulle part aussi on ne trouve davantage le véritable Stendhal. On y saisit sur le vif la sensibilité de l'auteur.

Entre tous, le morceau aujourd'hui publié pour la première fois me semble offrir un intérêt exceptionnel. On y assiste en quelque sorte aux débuts du futur écrivain des *Mémoires d'un Touriste*, qui s'y révèle avec la plupart de ses qualités et de ses défauts. Peut-être même doit-on regretter qu'il n'ait pas composé avec autant de spontanéité les *Mémoires*, dont le grand tort est d'avoir été écrits pour les autres beaucoup plus que pour lui. Dans la lettre de Crozet à Colomb, que je cite plus haut, à propos de Laffrey, Crozet reproche à son correspondant d'avoir donné à l'éditeur trop de manuscrits. A son avis, il aurait fallu supprimer des œuvres de Stendhal les *Mémoires*

d'un Touriste " qui ont été faits à la hâte, non *de visu*, bien que l'auteur ait fait en ce temps-là quelques voyages, mais sur des rapports vagues et le plus souvent pour soutenir des thèses faites d'avance ".

J'ai dit combien, dès sa jeunesse, Stendhal aima la nature. Mais, somme toute, dans ses premières œuvres, les traces de cet amour sont assez rares. Nous voudrions trouver plus souvent des notes prises dans le frais émoi de sa sensibilité. Le *Journal* jusqu'ici publié, et notamment les cahiers de 1801 à 1805, sont presque muets à cet égard. Même en Italie, à Milan, à Bergame, à Brescia, à travers cette Lombardie qui devait tant l'enchanter par la suite, ses yeux semblent fermés à la beauté du monde. Le fragment qu'on va lire nous montre, au contraire, un Beyle vraiment sensible à la nature.

A son arrivée à Valence, il est frappé par

cette impression de soleil levant sur le rocher de Crussol que j'ai eue tant de fois, au matin, en descendant du rapide qui m'amenait de Paris. Il note avec beaucoup de précision, la chaleur de midi " sans ombre aucune ", les rochers " pelés, brûlés par le soleil, surmontés de vieilles fortifications ", les maisons d'Avignon " blanches, pleines de poussières, éblouissantes comme en Italie ", le " beau pont tombant en ruines, d'une couleur d'olive pochetée ".

Mais, Stendhal, même à vingt ans, est peu romantique. Nous sommes loin des sentiments passionnés et violents que la nature exerce sur son contemporain Chateaubriand, exercera bientôt sur un Lamartine ou un Victor Hugo. Il ne s'attarde pas, comme eux, à contempler et à décrire. Pourtant, ce récit de voyage, — et ceci est fort intéressant à noter — nous révèle un Stendhal plus soucieux du

détail pittoresque qu'il ne le sera par la suite. Edouard Rod, supposant un voyage en France qu'on ferait avec les seuls *Mémoires d'un Touriste*, estimait qu'on en reviendrait, " fort instruit, riche de beaucoup d'impressions nouvelles, mais avec des notions singulièrement incomplètes de ce qu'on aurait vu, avec des jugements faux sur beaucoup de choses, bien renseigné sur les mœurs, assez bien sur les musées, passablement sur l'histoire, très mal sur la nature. " Ces derniers mots, exacts pour le touriste de 1837, le sont moins pour celui de 1805. Si je lis, après Rod, les différents passages des *Mémoires* relatifs à la vallée du Rhône, je suis, en effet, assez bien documenté sur Mandrin, la prospérité de la France pendant le règne de Louis-Philippe, la construction du pont Saint-Esprit, l'assassinat du maréchal Brune, les monuments d'Avignon et la foire de Beaucaire ; mais j'ignore presque tout des

magnifiques paysages qui se déroulent de Valence à Marseille. Il en est autrement si je me reporte aux courtes pages du *Journal* que nous reproduisons.

C'est que Beyle, à mesure qu'il vieillit, goûte de plus en plus la nature, suivant la juste expression de M. Martineau, " en fonction de l'homme ", de lui ou des autres, surtout de lui-même. Il ne s'intéresse qu'aux détails qu'il nomme *touchants*. Déjà il le déclare dans le fragment publié : " J'ai bien examiné tout cela ; mais comme ces détails physiques, qui ne sont pas touchants, ne m'intéressent pas, je les ai oubliés. "

Avec quel soin, au contraire, il note la bêtise de son compatriote Boissieu, l'énergie du maire d'Avignon, la force d'un portefaix, la beauté du vieux batelier et de son fils " ressemblant à Raphaël peint par lui-même à quinze ans ". Il insiste sur des détails de phy-

STENDHAL, par Dedreux
(Musée de Grenoble)

sionomie et de costume, avec une minutie exagérée qui rappelle les longues descriptions dont Flaubert couvrait ses carnets de route. N'oublions pas que, dans une lettre à sa sœur, Beyle, qui n'avait pas encore vingt ans, faisait cette déclaration, si étrange sous la plume d'un adolescent : " Ce que j'aime à voir dans une ville, ce sont ses habitants. "

Comme à Flaubert, la nature ne lui suffit pas. Précisément, au sujet de cette même descente du Rhône, j'ai cité, dans une étude de mes *Pèlerinages passionnés*, les étranges propos de Flaubert qui, sur le bateau, au lieu d'admirer le mouvant panorama, lit Horace et note : " Ne faut-il pas avoir l'âme vide pour chercher à regarder la nature avec plaisir ? " Pour intéresser l'auteur de *Salammbô*, les paysages doivent se parer d'un reflet d'histoire ; s'il admire le Rhône, c'est d'être " le fleuve d'Annibal et de Marius ", c'est d'avoir

" quelque chose d'antique et de barbare ". Voilà bien l'opinion de Stendhal qui, dans les *Mémoires d'un Touriste,* sur la route de Genève à Lyon, insensible aux aspects souvent grandioses de la haute vallée du Rhône, écrit : " L'intérêt du paysage ne suffit pas ; à la longue, il faut un intérêt moral ou historique. "

Mais, contrairement à Flaubert, chez qui luttaient et triomphaient alternativement le réaliste et le romantique, Stendhal reste toujours maître de lui. Au moment où il va s'exalter, il s'arrête. Il n'éprouve pas, comme le bon géant de Croisset, la volupté de crier sa joie, de clamer son admiration. Depuis Chateaubriand, la plupart des écrivains s'en vont par le monde à la recherche de thèmes lyriques et d'images nouvelles. Ils s'enivrent pour décrire leur ivresse. Stendhal, au contraire, se tait quand il est heureux et quand la sensation

devient trop intense. Comme le déclare judicieusement M. Arbelet, dans la préface du *Journal d'Italie,* Beyle ne parle jamais autant qu'au moment où nous préférerions qu'il se tût, et il reste silencieux quand nous serions le plus désireux de l'entendre. " A mesure que mon voyage devient bon, déclare-t-il, mon journal devient mauvais. Souvent pour moi, d'écrire le bonheur c'est l'affaiblir. C'est une plante délicate qu'il ne faut pas toucher. " Sans cesse, il revient à cette idée et l'on trouve parfois sur ses carnets cette étrange mention : " sauter le bonheur ". Déjà, dans ses notes de 1805, figure une profession de foi à laquelle Stendhal fut toute sa vie fidèle : " Je cesse de décrire parce que j'ai observé que je gâtais mes souvenirs, cette douce partie de la vie... Je n'écrirai donc que les anecdotes ridicules, satiriques ; je serais bien fou de gâter les souvenirs tendres. Je ne parlerai donc pas de ce

qui me gouverne, du sentiment qui remplit tous mes moments. "

Il se peut, en effet, qu' " on gâte le bonheur en le décrivant ", quoiqu'il semble bien que beaucoup le ressentent surtout à le raconter. Mais quel regret pour nous de ne pouvoir saisir à vif les vrais émois et les enthousiasmes de Stendhal ! Nous préférerions être moins bien renseignés sur les incidents les plus médiocres de sa vie et l'être davantage sur ses sensations profondes, notamment sur ce qu'il appelle " le bonheur ", car, pour ce nerveux, le bonheur, comme le dit M. Martineau, c'est " toute vive émotion de l'âme ". Mais voilà : Stendhal est foncièrement égoïste. Il veut être heureux pour lui-même et non pour les autres. Il entend jouir des choses, qu'il s'agisse de peinture ou d'amour, de musique ou de paysages, en voluptueux et en dilettante. Ah ! comme je le comprends, et comme je le félicite d'être, à ce

SABLE
COLLECTION
SABLE

point de vue, le moins homme de lettres de tous nos écrivains !

*
* *

Voici donc le fragment inédit de ce voyage de Grenoble à Marseille, exécuté en thermidor XIII, c'est-à-dire à la fin de juillet 1805 :

Je suis enfin parti pour Marseille le 3 thermidor XIII. Je suis parti (de Grenoble) à midi dans le courrier, arrivé le 4 à six heures du matin à Valence, le soleil donnant en plein sur la falaise qui est vis-à-vis, de l'autre côté du Rhône. Si j'avais cru ce qu'on me disait, je ne serais arrivé à Marseille que huit jours après, *but love bad given wings to me.* Ce ne fut pas cependant en volant que j'arrivai à Avignon, mais dans un bateau où il y avait deux meules de moulin, pesant l'une cinquante quintaux, et l'autre quarante, et valant chacune mille francs.

Je partis à huit heures de Valence, par un soleil éclatant, ayant pour compagnon un des plus immenses sots que j'aie rencontrés, M. Boissieu, de Saint-Marcellin, si sot en général et quelquefois si plat que j'avais honte d'avoir l'air de le connaître, et des ouvriers parmi lesquels, plusieurs caractères observés, ai trouvé les caractères à peu près comme les physionomies les annonçaient. Caractère gai, loyal, franc et fort du maître des meules. Le patron, même caractère, mais tête moins bonne ; sa gravité, monté sur sa planche, sa rame dans ses bras, gravité de circonstance que je crus de caractère jusqu'à la première couchée au Bourg-Saint-Andéol.

Chaleur sans ombre aucune et brûlante dans le bateau à midi. Sur les bords, petits vilains rochers pelés, brûlés par le soleil, surmontés de quelques vieilles fortifications dans le genre léger, élégant, dans le genre svelte, mais avec l'air peu solide des Arabes. Mœurs batelières cherchant le bonheur présent, et par là se rapprochant des mœurs militaires.

Les bords deviennent moins arides à quelques lieues, au-dessus de Saint-Andéol, le vent du midi s'élève, fraîchit, nous sommes obligés de relâcher à Saint-Andéol. Jolie hôtesse ; mœurs méridionales

bien différentes des mœurs de la route de Paris et du Dauphiné.

Nous restons à Saint-Andéol depuis cinq heures du soir jusqu'à trois heures du matin. Le maître du bateau chante ; bassesse de Boissieu ; supériorité frappante du caractère du maître du bateau sur le sien. Boissieu, se réclamant de ce qu'il m'avait vu chez M. Belair, il y a six ans, veut me connaître à toute force et s'avise même de me tutoyer.

Nous passons le Pont Saint-Esprit, sans nul danger et avec une rapidité très ordinaire ; absurdité du péril raconté. J'ai déjà observé la même chose au Saint-Bernard et au Mont-Cenis. Le pont est élégant, toujours même genre d'architecture, sarrazine ou arabe, je crois. Elégance, légèreté, propreté de de la construction en briques. Ce pont a peut-être quarante arches, dont vingt-six je crois, grandes, les autres pratiquées dans les arches et dans lesquelles le Rhône ne passe que dans les grandes crues. J'ai bien examiné tout cela, et le nombre des arches ; mais comme ces détails physiques, qui ne sont pas touchants, ne m'intéressent pas, je les ai oubliés. La même chose m'est arrivée dans tous mes voyages.

Le bateau s'arrête sur la plage à Avignon, à midi.

Nous allons à Saint-Omer, auberge assez propre, maitre très honnête.

Je n'ai le temps de rien observer. Seulement : maire d'Avignon, homme à grande énergie. On m'a dit ensuite que Bonaparte l'avait rendu indépendant du préfet.

Les maisons blanches, pleines de poussière, éblouissantes comme en Italie, quelque ressemblance avec le genre grandiose d'Italie. Dans les villes du Nord (Nevers, Châlons, Lyon, Grenoble), la saleté sur les murs des maisons est humide et noirâtre, verdâtre. Nemours, Fontainebleau, Paris, ont l'air plus blanc et plus propre à cause de leur pierre. Avignon, Aix, Marseille, au contraire, sont blanches, sèches, pleines de poussière.

Un portefaix jeune, beau, vigoureux, l'air riant (le valet qui nous servait à table me dit qu'il portait 900 livres), vient nous offrir ses services ; il nous arrange toutes nos affaires, nous fait faire marché avec un batelier qui s'engage à nous conduire à Beaucaire. Le portefaix porte nos effets à deux heures dans la barque.

Beau pont tombant en ruines, dont il ne manque décidément qu'une arche. Il a bien l'air grandiose.

STENDHAL — Esquisse de Dedreux
pour le portrait précédent
(Musée de Grenoble)

On passe sous une arche, belle couleur (olive pochetée : gris mat) d'antique.

Notre batelier, figure à la Raphaël ; il devait y avoir de la finesse autrefois sur cette figure, maintenant portant les pénibles empreintes d'un travail forcé ; beaux traits, esprit abruti par l'envie de gagner quelques sous. Homme avide de sa subsistance, ne voyant pas le reste, touchant pour moi. Un fils de douze ans qu'il maltraite pour perdre moins de temps à le commander, vêtu d'une chemise horriblement grossière, insouciant. Un fils (je crois) aîné, jeune homme de vingt ans, ressemblant à Raphaël peint par lui-même à quinze ans. (La tête appuyée sur la main, bonnet triangulaire sur la tête. Musée Napoléon). Seulement, il est plus brun, plus énergique, en un mot il est brun et a vingt ans, Raphaël n'en a que quinze. Ses yeux absolument comme ceux des personnages de Raphaël, ombre sur la paupière supérieure, bien plus prononcée que dans les têtes grecques sculptées (tête d'Antinoüs, d'Apollon, etc.), finesse (minceur) du sourcil.

Ces gens me touchaient ; je voyais le travail excessif, suite d'un mauvais gouvernement devenu une peine. En même temps, je me disais qu'il ne fallait

pas haïr le travail sur sa mauvaise réputation, que mon travail dans la banque serait bien moins pénible.

Le bateau était horriblement chargé de gens communs. Sottise allant toujours se développant de Boissieu.

Nous arrivons à Beaucaire, je ne descends pas, je le quitte enfin sur un des trains de bois et me fais débarquer du côté de Tarascon avec un portefaix que je transporte ; mais je sens trop dans ce moment pour continuer des détails aussi peu touchants. Je me sens l'âme digne de contempler l'Apollon et de travailler à un nouveau si j'avais le matériel de la sculpture dans les doigts. J'ai passé mon temps depuis deux heures dans la solitude. Voilà celle qui forme, augmente l'âme. J'ai eu le temps de jouir de mes sentiments.

...Je cesse de décrire parce que j'ai observé que je gâtais mes souvenirs, cette douce partie de la vie. Il me faudrait cinquante heures de travail, avec une sensibilité brûlante, coulante comme un fleuve, remplissant tout, pour décrire ce que j'ai senti depuis trois heures jusqu'à neuf (actuellement). Cela est impossible ; je décrirais donc mal, et dans quinze

jours je ne me souviendrais plus de ce que j'aurais décrit. Je n'écrirai donc que les anecdotes ridicules, satiriques ; je serais bien fou de gâter les souvenirs tendres. Je ne parlerai donc pas de ce qui me gouverne, du sentiment qui remplit tous mes moments ; je ne sens presque rien d'étranger à lui.

Jeudi 6 thermidor, j'arrive à Marseille à sept heures du soir.

. . . . . .

. . . . . .

V

LES SÉJOURS DE STENDHAL

EN DAUPHINÉ

V

LES SÉJOURS DE STENDHAL

EN DAUPHINÉ

Stendhal a passé en Dauphiné tout près d'une vingtaine d'années, c'est-à-dire un tiers de son existence. Après y avoir vécu toute sa jeunesse (exactement 16 ans et 9 mois, du 23 janvier 1783 au 30 octobre 1799), il y revint une douzaine de fois. D'après les indications que nous avons, tantôt précises, plus souvent fort vagues, ces séjours additionnés peuvent avoir une durée de trente mois envi-

ron. Tous les deux ou trois ans, raconte Colomb, Stendhal éprouvait le besoin de revenir à Grenoble; et il s'en étonne, car, dit-il, " il parlait souvent avec dédain et dérision de sa ville natale ". Nous avons vu ce qu'on devait retenir de ces propos. Il ne faut pas davantage prendre à la lettre l'affirmation de Colomb; les séjours de Stendhal à Grenoble furent au contraire fort irréguliers. Si, à certaines périodes, il y vient presque tous les ans (1802, 1803, 1805, 1086 — 1814, 1816, 1817, 1818, 1819), il reste parfois huit ou dix ans sans revoir le Dauphiné.

Il m'a semblé intéressant, pour mes compatriotes stendhaliens, chaque jour plus nombreux et plus avides de documents sur leur grand homme, de préciser un peu ces différents séjours. Ce n'est pas toujours très commode, étant donné les lacunes, les omissions, les inexactitudes voulues ou involontaires qu'of-

STENDHAL, par Louis Ducis (1835)

Ce portrait, publié pour la première fois en France dans la plaquette de M. Gabriel Faure, **Stendhal touriste** (Céas, imprimeur, Valence, 1919) fut donné par Stendhal à la famille Bucci, de Civita-Vecchia, qui le posssède encore.

frent les textes que nous possédons et notamment la correspondance actuellement publiée. Heureusement le très précieux *Itinéraire* de M. Henri Martineau est là, qui m'a fort facilité ce petit travail.

*
* *

Beyle quitte Grenoble le 30 octobre 1799, pour aller passer à Paris le concours d'admission à l'Ecole polytechnique ; on sait qu'il renonça vite à son projet et partit pour l'Italie à la suite de Pierre Daru.

A la fin de 1801, il obtient un congé et revient pour la première fois à Grenoble, au début de janvier 1802. Il en part le 3 avril pour Paris. Comme renseignements sur ce séjour, nous n'avons que ces quelques lignes du *Journal :* " Je suis arrivé à Grenoble le ... nivôse an X. Je m'y suis assez amusé jusqu'au

13 ventôse. J'ai dansé dans plusieurs sociétés et à la Redoute. " Puis, à la date du 13 germinal : " Je pars, à 7 heures du matin, à cheval, par les Echelles. "

***

L'année suivante, second voyage à Grenoble et séjour de 9 mois, le plus long qu'ait fait Beyle en Dauphiné. Deux lettres à Edouard Monnier nous en donnent les dates exactes : du 26 juin 1803 au 20 mars 1804. Le quatrième cahier du *Journal* est consacré à ce séjour ; mais on y chercherait vainement quelques détails intéressants.

***

Beyle, de retour à Paris, s'y passionne pour le théâtre en général et pour Mélanie

en particulier. Le 18 floréal, ou 8 mai 1805, ils partent ensemble et font route jusqu'à Lyon. Tandis qu'elle continue sur Marseille où l'appelle un engagement, Beyle prend la diligence pour Grenoble.

Dans le *Journal*, Beyle, qui a consacré près de trois cents pages aux quinze mois de Paris, est à peu près muet sur le temps qu'il passe à Grenoble, un peu plus de deux mois. Peut-être le nouveau *Journal* que prépare M. Henry Debraye remplira-t-il ces regrettables lacunes. C'est ici en tout cas que se placent les pages inédites publiées dans l'article précédent, pages qui nous indiquent la date du départ de Stendhal pour Marseille : 22 juillet 1805.

*
* *

Mélanie quitte le midi avant lui, puisque, de Paris, le 21 mai 1806, elle lui adresse une

lettre à Marseille. Il ne revient à Grenoble que le 31 mai. Le 1er juin, il écrit à Martial Daru : " Me voici à Grenoble, mais ce n'est pas par inconstance ; je n'ai quitté instantanément Marseille que sur des lettres terribles de mon grand'père. Le commerce humilie mon père ; il ne fera rien pour un fils qui remue des barriques d'eau-de-vie, tout au monde pour un fils dont il verrait le nom dans les journaux. "

***

Après ce séjour qui finit au commencement de juillet 1806, s'étend une des plus longues périodes où Beyle resta loin du pays natal. Ses voyages en Allemagne, en Autriche, en Italie, en Russie, ne lui laissent guère le temps de songer au Dauphiné. Peut-être, de Paris, où il s'arrête entre ces longs voyages, ou plu-

tôt de Lyon où il séjourne deux mois, en juillet-août 1810, a-t-il pu venir rapidement passer quelques jours en famille ; mais ce n'est qu'une hypothèse. Et jusqu'à plus ample informé, nous devons admettre qu'il resta sept ans et demi sans revoir sa province. Quand il y arrive, le 5 janvier 1814, c'est comme adjoint au comte de Saint-Vallier, chargé d'organiser la résistance militaire en Dauphiné. Il signe ses proclamations, ou plutôt contresigne les proclamations de son chef, en ajoutant la particule à son nom : de Beyle. Depuis plusieurs années, il avait pris l'habitude de s'anoblir ainsi ; c'est l'époque où il voulait faire acheter par son père le titre de baron. On devine combien l'esprit si volontiers " chineur " de ses compatriotes dut se donner libre carrière. Aussi ne fut-il guère enchanté de ses deux mois. On en juge par les quelques pages qu'il écrivit alors et qu'il intitula : *Journal de*

mon triste séjour à Grenoble. " Comment décrire, y dit-il, sans renouveler mon apathie et mon ennui les cinquante-deux jours que j'ai passés dans ce quartier général de la petitesse ? " L'expression dut lui plaire, car on la retrouve dans une lettre qu'il envoie à sa sœur, de Chambéry, le 14 mars 1814 : " Je me sens tout autre depuis que je suis sorti du quartier général de la petitesse. "

En juillet de cette même année, allant de Paris en Italie, il s'arrête au passage, dans sa famille ; mais nous n'avons aucun détail sur ce très rapide séjour.

*
* *

En 1816, Beyle vient, de Milan, passer quelques semaines de printemps à Grenoble. Dans une lettre au duc de Feltre, où il réclame la demi-solde de son grade et établit

son emploi du temps, il précise : " Le 31 mars 1816, je rentrai en France pour vendre une maison ; je repartis en juin. "

*
* *

L'an d'après, Beyle séjourne à deux reprises en Dauphiné. Au printemps d'abord, à l'occasion de la mort de son beau-frère Périer ; puis à l'automne, au retour d'un court voyage à Paris et à Londres. Cette dernière fois, il s'arrête d'abord à Thuélin, dans le domaine de sa sœur, près de la Tour-du-Pin. Une lettre de la *Correspondance* est bien datée de Milan, le 15 octobre 1817 ; mais l'erreur est évidente, puisque d'autres lettres, datées des 16, 29 et 30 octobre, partent de Thuélin ou de Grenoble. Dans l'une d'elles, il invite le baron de Mareste à venir le voir en Dauphiné. " Venez en cinq jours à Cularo. "

Il n'y a donc aucun doute ; d'autant plus que, dans la même lettre, il ajoute : " Le procès de *my sister* me tient ici *with the good Dd*, jusqu'au 3 novembre. Je pars avec elle, vais à Milan, et, au mois de mars, hélas ! je vais passer un mois à Grenoble pour faire juger en appel. " Mars 1818 le ramène, en effet, à Grenoble. Le 9 avril, il déclare au baron de Mareste : " Le procès et la maladie de ma sœur me tiendront ici un long et ennuyeux mois. " Au même, le 14 avril, il écrit : " L'on juge le procès de ma sœur le 24 avril ; j'espère repartir le 30 au plus tard. " Il est fort pressé, en effet, de rejoindre Mathilde Viscontini à Milan.

***

L'année suivante, il vient en Dauphiné, après la mort de son père qu'il apprend tan-

STENDHAL, par Rodin, d'après David d'Angers.
Médaillon destiné au monument élevé à **Stendhal**
dans le Jardin du Luxembourg, à Paris.

dis qu'il est à Bologne. On sait que Beyle n'avait pas pour celui-ci une très vive tendresse. La nouvelle ne semble pas l'affecter beaucoup et ne lui donne en tout cas aucune hâte de rentrer plus tôt en France. De Bologne, où il l'a reçue, il déclare tranquillement à Mareste, le 24 juillet 1819 : " Je serai dans l'ennuyeux Cularo du 20 août au 30 septembre. " Il y est pourtant un peu plus tôt, dès le 10 août, mais y reste également moins longtemps. Au bout de trois semaines, il écrit à Mareste : " Au revoir, le 18 ou le 19 septembre. " Il partit, en effet, le 14 et fut à Paris au jour fixé.

*
* *

Désormais les séjours de Stendhal en Dauphiné vont s'espacer. Sur la foi de Colomb, ses biographes disent qu'il vint à Grenoble en

1824 et qu'à cette occasion, il alla voir la propriété de Claix qui, après la mort de son père, avait été vendue au général Durand, pour une centaine de mille francs. C'est cette année-là que Beyle, rôdant autour du domaine, aurait acheté des raisins à des vendangeurs. Il serait donc venu en octobre, car les vendanges ne se font pas avant en Dauphiné. C'est, d'ailleurs, le mois qu'indique Colomb. Or, le 15 octobre de cette année 1824, il écrit, de Paris, au baron de Mareste : " Je vous trace ces lignes, mourant de faim et sortant du lit, où on vient de m'apporter votre épître ; je vous ferai une longue lettre un autre jour. " Et, le 3 novembre, toujours à Paris, il remercie le directeur du *Globe* d'un article paru la veille, qui reproduisait, avec des commentaires fort bienveillants, une lettre que Byron lui avait écrite.

Cette visite de 1824 n'aurait-elle pas eu

lieu en 1828 seulement ? Stendhal donne trois fois cette date, et d'une façon formelle, dans la *Vie de Henri Brulard*. " Le son seul des cloches de la cathédrale, même en 1828, quand je suis allé revoir Grenoble, m'a donné une tristesse morne... " Stendhal écrit cela en 1835. La formule même qu'il emploie semble bien indiquer qu'il s'agit d'un voyage qui a suivi un long éloignement. Si, après le séjour de 1819, il était venu en 1824 d'abord, puis en 1828, il n'aurait pas écrit " quand je suis allé revoir Grenoble. " Entre 1819 et 1835, il n'y a eu qu'un voyage qui a laissé des traces profondes dans son esprit. Plus loin, dans la *Vie de Henri Brulard*, à propos du cimetière de Grenoble, il parle encore de 1828. Enfin, presque à la fin du volume, justement à propos de la maison de Claix, il dit qu'il l'a " revue en 1828, vendue à un général. " Ici encore, il ne parlerait pas ainsi s'il l'avait déjà

vue en 1824. Aucune lettre de la *Correspondance*, du moins de celles jusqu'ici publiées, ne contredit ces affirmations de Stendhal. En août et en novembre 1828, nous savons qu'il est à Paris. Mais, entre ces deux mois, rien ne s'oppose à ce qu'il soit allé à Grenoble et à Claix, justement à l'époque des vendanges. Jusqu'à preuve du contraire, je crois donc à un séjour de Stendhal, en Dauphiné, au mois d'octobre 1828.

***

Dix ans s'écoulent encore sans que Beyle puisse revoir le pays natal. En 1833, quand il part en congé, de Civita-Vecchia, il a trop de hâte d'arriver à Paris pour s'arrêter en route. Et, au retour, rejoignant son poste, on se rappelle qu'il descendit le Rhône, de Lyon à Avignon, sur le même bateau que

George Sand et Alfred de Musset, qui ne goûtèrent qu'à demi ses railleries et ses excentricités.

Ce n'est que pendant son deuxième congé, qui dura trois ans, — de mai 1836 à juin 1839, — que Stendhal se rendit en Dauphiné. Y vint-il une ou deux fois? C'est ce que nous ne pouvons guère préciser. Ces trois années sont certainement la période où son itinéraire nous est le moins connu. Pour les *Mémoires d'un Touriste* qu'il prépare, il fait de nombreux voyages en France, de plus nombreux encore sur le papier seulement. Il demande à ses amis, notamment au baron de Mareste et à Crozet, des détails sur des villes qu'il ne peut visiter. Nous avons dans l'étude précédente, saisi sur le vif son procédé. Mais, justement aussi, la citation de Crozet nous prouve qu'il était à Grenoble en 1837, très probablement pendant les longs jours d'été,

puisque il part pour Laffrey à quatre heures du soir. Précisément, dans une lettre datée de Paris, le 11 juillet 1837, il dit : " J'ai été absent pendant six semaines. "

Je doute qu'il soit revenu l'année suivante en Dauphiné. Un seul texte pourrait le laisser supposer. Le 24 mars 1838, il écrit, de Bordeaux, à M. di Fiore : " Je m'amuse à faire, c'est-à-dire à écrire le voyage du midi. Si vos lettres continuent à me tranquilliser, je verrai Toulouse, Montpellier, Avignon et Grenoble. "

Même s'il ne put le réaliser, ce dernier projet nous montre combien Stendhal pensait souvent à cette ville qui évoquait à ses yeux vieillis tous les chers souvenirs de sa jeunesse, et combien cette " haine " tant de fois proclamée était au fond factice et ne visait, en tout cas, que les habitants de la cité. Evidemment, dans une de ses notices nécrolo-

giques, il a écrit : " Le jeune Beyle prit cette ville dans une horreur qui dura jusqu'à sa mort. " A cette boutade, toute la vie même de Stendhal donne un incessant démenti. C'est, me semble-t-il, ce qui ressort de cette courte étude.

TABLES

DES

ILLUSTRATIONS

ET DES

CHAPITRES

TABLE DES ILLUSTRATIONS

I. La maison natale de Stendhal.

II. La terrasse de Stendhal.

III. Environs de Grenoble et de Claix (dessin de Stendhal).

IV. La maison de Stendhal à Claix.

V. Le vieux pont de Claix.

VI. Maison et jardin de Claix.

VII. L'allée des tilleuls.

VIII. La chambre de Stendhal.

IX. Fontaine dans le jardin de Claix.

X. La porte de France à Grenoble, du temps de Stendhal.

XI. Portrait de Stendhal par Dedreux-Dorcy.

XII. Esquisse pour le portrait précédent.

XIII. Portrait de Stendhal par Ducis.

XIV. Médaillon de Stendhal par Rodin.

TABLE DES CHAPITRES

pages

I. *Au pays de Stendhal* 1

II. *Le Grésivaudan décrit par Stendhal* .. 39

III. *Stendhal à Laffrey* 57

IV. *Stendhal touriste.* (A propos d'un fragment inédit de son voyage de Grenoble à Marseille) 87

V. *Les séjours de Stendhal en Dauphiné*.. 109

Imprimerie d'Art
Jules Céas & Fils
Valence-s/-Rhone

OUVRAGES DE GABRIEL FAURE

ÉDITÉS PAR LA

LIBRAIRIE J. REY, A GRENOBLE

.....

Aux lacs italiens,

volume épuisé, dont une nouvelle édition est à l'étude, complétée par les lacs de Garde et d'Iseo, illustrée d'aquarelles de Vignal.

La route des Dolomites,

avec reproduction en couleurs de 4 aquarelles de Jeanès .. .. 40 fr.

Au pays de saint François d'Assise,

avec reproduction en couleurs de 15 aquarelles de Vignal. Les derniers et très rares exemplaires.. .. .. 200 fr.

Au pays de sainte Catherine de Sienne,

avec reproduction en couleurs de 15 aquarelles de Vignal. Les derniers exemplaires .. .. 100 fr.

Pèlerinages dauphinois,

avec reproduction en couleurs de 15 aquarelles de Vignal .. .. 100 fr.

EN SOUSCRIPTION :

Sur la via Emilia,

avec 120 gravures en phototypie. Prix de souscription .. .. 40 fr.